

« **Viv' lib', ça c'est chlc** »

Ernestine, dans Le Chiendent

OU

« **...tous ces noms, dont pas un ne mourra...** »

Cyrano de Bergerac

Je suis venu à Quenotard.

M'y suis rendu quand, voulant guérir seul mes empêchements, pour occuper et distraire mon cafard, j'élaborais des listes de toutes sortes. J'espérais que ces listes soulagent mon état de jeune homme, l'étalent et le diluent, le fatiguent et moi aussi mais rien à faire, c'était tout l'inverse : je m'en rendais malade et ça filait dans tous les sens, je n'arrêtais pas : une, par exemple, en vue d'un ouvrage d'étude examinant les combats farcesques d'Arthur Cravan, m'avait conduit à répertorier tout ce qui, au début du XXe siècle, parlait de boxe. Pourquoi pas la boxe, me disais-je en effet ? il faut bien que tu t'en sortes, de ton marasme de jeune homme qui dort, de tes empêchements, de

ton perpétuel bourdon, alors ça ou autre chose, si ça doit te soulager, va pour la boxe. Et puis, ils ont grande gueule, les boxeurs, ils sont séduisants et bravaches, très près des artistes dont je voulais être. Récits, développements savants, traités et croquis, films et tableaux, tout m'occupait, pourvu que ce fût pugilistique et d'avant garde, pour honorer comme il convenait la figure de Cravan, boxeur et moderne, ami de Cendrars et tireur de revolver, qui faisait peur à André Gide et aux parents, c'était déjà pas mal, qui voulait mettre à mal la littérature, grande gueule, fort tonnage, ça convenait à ma jeunesse brutale. De tous mes livres, je tirai bientôt une scène de pugilat, que je copiai sous forme de fiche ; j'étais devenu le champion du combat de boxe littéraire et j'étendais ma documentation sportive jusqu'à la paire de claques, jusqu'au horizon, la baffe et le beurre noir de la littérature populaire. Des fiches partout, et chez Queneau aussi, y'a pas de raison puisque ses premiers romans prennent place dans le Paris des années 20-30 que j'affectionnais. Laisant Cravan pour un moment (la dinguerie diverge et tangente, c'est même à ça qu'on la reconnaît : ce type d'érudition conduit à se perdre loin des préoccupations de départ. Tant pis pour l'effet calmant), je m'étais mis à une recherche méticuleuse où il me fallait faire la preuve du goût de Queneau pour la boxe. Je trouvais des anecdotes amusantes, et l'adresse du club où il s'entraînait (A l'Académie Georges, où il suivit quelques cours en 1930.) ; je surveillais l'apparition dans son oeuvre des scènes de pugilat, pour en dresser la liste. Dans Loin de Rueil (1944), par exemple, qui est le roman des destins hésitants, qu'on soit savant, poète, vedette de cinéma ou

marchand de chaussettes, le roman de l'ambition (et de l'humilité sanctificatrice) et des voyages, le roman du cinéma, Jacques l'Aumone, héros timide et indécis, expédie une formidable tarte sur le nez d'un importun qui guigne sa très belle et aguicheuse fiancée. La scène, elliptique et inventive, est réjouissante ; elle faisait mon affaire. Sans compter que Jacques devient boxeur, mi-lourd, comme Cravan.

Pas sûr d'être entré en quenologie pour le bon motif. Mais on verra bien.

En tous cas, on n'a pas idée comme la boxe les a occupé, nos avant-gardes, dans tout un chapitre de l'histoire littéraire qui finit par faire une encyclopédie¹ du pugilisme artiste, une petite bibliothèque portative où Queneau est venu se ranger sans y toucher, par quelques allusions à un match Carpentier Siki qui m'intéressait. C'est dans Les derniers jours, un des romans du début (1936) où l'empreinte autobiographique est très visible, un roman de la dépression étudiante, sur fond de philosophies farouches et bricolées, quand les lâchages sentimentaux et les approximations philosophiques engagent à tous les n'importe quoi. Je me trouvais à l'aise dans ce livre de bistrots, retenu par le personnage très attachant d'Alfred, garçon de café inventeur d'algorithmes et de petits carnets, qui connaît le cours des planètes et prédit l'avenir ; c'est un choeur antique à lui tout seul. Et puis il y avait la fille, Suze, que je rangeai très heureux dans ma liste des filles qui portent un nom d'apéritif (Chez Calet et chez Toulet, on rencontre de ces filles qui ouvrent l'appétit et qui

¹ Claude Meunier, Ring Noir, Plon 1992

font rêver). En somme, c'était pour moi une lecture utile, les Derniers jours, qui ne contrariait pas mes manies du moment.

L'autre avantage de l'érudition, c'est qu'elle trouve refuge dans les bibliothèques et les librairies, tous lieux de passion vicieuse que le monde adulte laisse impunie, comme on sait. Pour moi, c'était la Bibliothèque nationale, comme Queneau au même âge quand il élaborait son encyclopédie des sciences inexactes où il voulait rassembler les élucubrations des fous littéraires. Bibliothèque, érudition, listes savantes : c'est le signe que ça ne va pas bien, que ça ne tourne pas rond. Dans ces rayonnages, on ne rencontre que des enfants craintifs, venus se mettre à l'abri du monde, venus protéger et colmater de pauvres moi friables et effrayés. Tout savoir est grotesque ; les officiants ont toujours un drôle d'air.

Pourquoi fait-on des listes et pourquoi les jeunes gens s'y lancent ? Ça tue le temps d'abord, et ça avance tout seul, c'est notre savoir concatenné et rassurant, d'allure scientifique, qui ne demande rien à personne quand il se lance hors du monde autoritaire mais approximatif des professeurs. Classements, palmarès, nomenclatures : par les prouesses de la mémoire et les prodiges de la curiosité, les enfants qui se livrent à ces plaisirs systématiques cherchent à se calmer : les noms qui défilent semblent éloigner les menaces d'un monde dérangé, désordonné et chaotique. C'est aussi, tous les jeunes proustiens le savent, le plaisir des noms, des listes de noms sauvés du hasard, qui s'enchaînent sans nécessité apparente mais qui recréent ou élargissent nos mondes perdus. On se récite alors, comme une prière, cette onomastique du désastre.

La psychanalyse, quand elle se penche sur le berceau de Queneau¹, observe que les petits abandonnés choisissent le plus souvent de créer-et d'organiser- ces mondes abstraits et alphabétisés, mais complets : ils y étayent un moi rendu fragile par les angoisses de l'absence et de l'éloignement: les voilà épistémophiles amateurs d'histoire (dates, batailles napoléoniennes, capitaines de Jeanne d'Arc, collines de Rome, Tour de France)ou d'arithmétique (multiplications, nombres premiers, c'est le mieux). Il y a comme une volonté du par-coeur, qui dresse bientôt nos personnalités échaffaudées.

Mais la liste est un malheur qui, toujours et mécaniquement, précipite celui qui s'y livre dans les vertiges de l'absence. Quoiqu'on fasse, on est gagné par l'obsession de l'élément manquant et, si on vérifie un temps ce qu'on connaît trop, on furete bientôt dans ce qu'on ne connaît pas : la liste finit par ouvrir d'autre listes, connexes, ça ne rate pas, qui exigent de longues recherches. Ayant ainsi découvert que Queneau avait fait de la boxe (Braque aussi était boxeur, et Derain, et Foujita) j'étais lancé dans une recension dérivée : les allusions à la boxe dans ses romans, qui impliquait bien sûr la lecture annotative de ses oeuvres complètes, poèmes et romans. On parle de boxe dans Loin de Rueil, dans Pierrot mon ami, dans les Derniers jours et dans quelques poèmes. C'était déjà pas mal et j'étais rassuré : ma polygraphie boxistique semblait bien mener à tout, et pourquoi pas à des approfondissements quenologiques? J'en profitai pour relever les apparitions du journal Paris Sport, que j'aimais bien depuis que je l'avais

¹ Anne Clancier. Raymond Queneau et la psychanalyse. Editions du Limon, Paris, 1994.

entendu crié chez Cendrars, Pellerin, Fargue et Calet et pour établir toutes les scènes de pernotage, dont l'importance m'était apparue bien vite, les étudier, en examiner tant dans la vie que dans mes livres favoris les dispositions variées et les amusantes conséquences ecphractiques et rêveuses.

De proche en proche, les listes queniennes proliféraient ; au fil des ans j'en avais partout, dans tous les carnets, dont je constatai vite qu'elles se recoupaient toutes : ainsi le Pernod, philtre magique et instrument ordinaire de la divination, qui favorise la sieste et le rêve, menait hypnotiquement chez Queneau à la liste des voyants farfelus, des fakirs, des tireuses de cartes et des extra lucides, très nombreux chez lui. Qui ouvrait celle des sages, des savants et des maîtres du temps, tous ces personnages teneurs de cadran et dompteurs d'horloges, que je répertoriais avec tendresse puisque je me sentais un des leurs, comme eux" couché sur le dos, essayant [...] de découvrir la différence qu'il y a entre penser à rien les yeux fermés et dormir sans rêve". Ça me convenait, le sérieux de ce programme contemplatif et je leur enviais leur instrument ridicule et omniprésent, qui me semblait être le balai. Le balai ?

Oui, le balai. J'en comptais partout, des balais et des plumeaux, dans les romans de Queneau, dans ses poèmes et ses Journaux et j'arrivais à la conclusion que le sage, chez Queneau, est ainsi équipé, et c'est à ça qu'il se distingue, à son balai. A ce titre, la grande épopée de cet instrument philosophique et liquidateur, mais prosaïque, me semblait être le Dimanche de la Vie (1952), où un héros ordinaire et détaché, Valentin Brû, balaye sa caserne, balaye sa boutique, quitte sa

caserne, ruine sa boutique, se fait voyant et travesti (travesti en voyante, comme tous les poètes/d'opérette), manque d'accéder à la sainteté, rate le commencement d'une religion nouvelle et finit par reprendre en rigolant son train de soldat. C'est le roman de la vacuité, entre deux guerres, de même que Pierrot mon ami (1942) est le roman de la vacance, entre deux boulots, entre deux monde qui s'opposent (la spiritualité sombre d'une chapelle y perturbe l'ordre rigolard et pétaradant, marchand, d'un parc d'attraction) qui se termine lui aussi par un grand ménage régénérant. Et hop, du balai, c'était devenu pour moi une devise très séduisante, illustrée par le beau portrait photographique de Queneau en jeune soldat du 3e zouave, hilare avec son balai dans la cour de sa caserne de Constantine, hilare et réfléchi, comme il apparaît souvent, la leçon de philosophie au coin de l'oeil. Parce que "c'est tout un art, de balayer"², sentence pas si anodine que ça, qui masque mal la gravité de scènes très émouvantes des Journaux, traitant du même sujet mais prenant une ampleur métaphysique. On est en 1940, c'est la débâcle militaire, l'effondrement moral ; Queneau vit une crise spirituelle intense et ne rêve que d'humilité et d'ascèse ; il prie pour ces truffions débandés, péteurs et rôteurs, rendus féroces par leur système D et dont il faut évacuer les déjections. Queneau se porte volontaire : sans rien dire et patiemment, il ramasse la merde de ces malheureux et fait de son balai l'instrument nécessaire à son salut. C'est son rachat à lui, qui dira plus tard, " j'ai toujours rêvé d'être balayeur". Après ça, comment prendre à la légère les autres

² Loin des tropiques, in Courir les rues

scènes de nettoyage, répétées ici ou là avec amusement et distance, réinventées pour faire sourire et réfléchir ? Comment ne pas voir que le balayage de Valentin prépare son ascèse et accompagne son désir de sainteté, et hop du balai, avec méthode et souplesse, avec bienveillance et humour (Queneau se moque rarement de ses personnages ; aux plus désespérés il offre le plus souvent une rédemption). Astolphe, dans Les enfants du Limon (1938) où le chapitre CXII du livre sixième est consacré seulement au balayage, est un fils de famille, forcément désoeuvré, nul, modeux, riche. L'amour de sa nièce Noemi le sort de cet état de déliquescence : il se lance dans une activité de chiffonnier et recycle vieux papiers et vieux chiffons. Industriel nouveau, il débute son activité par un très beau balayage du cabanon qui va abriter son usine ; la scène est très touchante, attentive, précise, belle page de description d'une chasse à la poussière et à l'ordure ancienne, accumulée et qui nous empêche de réaliser notre salut. Là encore, on voit que le balai c'est important, pour ces êtres à l'identité troublée, qui ne sont pas grand chose. Valentin et Saturnin, Pierrot, mes amis. Astolphe, mon frère entrepreneur.

On comprend que j'y rencontrais de nombreux sages qui me ressemblaient, dans les romans de Queneau. Des fainéants qui entretenaient comme moi, comme lui, une relation insuffisante et douloureuse, hésitante, avec le travail. La B.N., pour tout dire, c'était pas du boulot, ça ne l'a jamais été, juste une descente à la crypte où mes prières se confondaient heureusement avec celles des plus anxieux. "T'as pas de métier, hein ? » demandait à Valentin le sergent Bourrelrier, avant que

sa femme lui offre un avenir commerçant. « Bin non. /Alors ? /J'ai pensé à balayeur". C'est que la philosophie, chez Queneau emprunte le plus souvent la voie de la trivialité, qu'elle s'exprime par le truchement des objets les plus ordinaires. Quant au chiendent, qui donne son titre au premier roman de Queneau, les botanistes nous enseignent que ce n'est jamais qu'un des noms vulgaires de "l'herbe à balai". Saturnin dans le Chiendent, de même qu'Ast., on vient de le voir, n'y manquent pas, à la sapience balayante ; et hop, zou, ils désencombrent eux aussi le monde qui les entoure.

On voit que je tenais mes preuves ; je remplissais mes carnets ; je préparais fébrilement des dissertations serrées sur Queneau et le balai, et la poussière, sur Queneau et l'asthme (et la poussière), Queneau et les chiures de pigeons, Queneau et la fête foraine, tous sujets où je reconnaissais quelques unes de mes manies et de mes affections, Queneau et la gaine de sa mère surtout , et les enterrements, les incendies, les réactionnaires, les perroquets, les insectes mortuaires, Queneau et les sirènes (Zazie est une sirène, son métro dort sous la terre, de même qu'Annette, d'un Rude hiver (1939), qui, entre deux guerres, sauve le réactionnaire Lehameau (voir fiche) de la froideur défaitiste), Queneau et Héraclite, Queneau et Rabelais, et Bouvard, et Pécuchet, assis par grande chaleur sur leur banc du boulevard Bourdon, Queneau et les petits commerçants, Queneau et les chiens (du normand quen, chien, dont il fait une bio-étymologie « délicate »³, très lourde à porter : ce chien-là mord, nique et renifle l'ordure . Sans oublier Taï Taï,

qu'il aimait beaucoup et qu'il promenait quotidiennement boulevard Koenig, à Neuilly), Queneau et les crottes de chiens (d'où le balai, d'où les chiures de pigeons (d'où Flaubert), d'où Queneau et les déjections, on s'en sort pas, d'où Queneau et la psychanalyse, bien sûr), et puis Queneau et les femmes qui transpirent (très belle liste, délicate, assez nombreuse, libidineuse et parfumée, comme le voluptueux houbigant auquel succombe Pierrot), Queneau et les fesses des femmes, leurs jambes, leurs corsets, leur gaine Scandale (fétichisme mon cul, répèterait à propos Zazie la sirène). A ce sujet et sans attendre, je ne connais rien de plus beau, de plus délicat, que l'affectueux slogan quenaldien: « fête des mères / offrez des bas Exciting »⁴), Queneau fils unique, Queneau et sa mère, et le rêve, et l'alcool, le Pernod surtout, et les bistrots, et le nom des rues de Paris, leurs topographies, leurs itinéraires, où on promène continûment sa peine.

J'avais ainsi établi et enlisté un Queneau écrivain à système ; ça faisait mon compte et je me disais comme Jacques l'Aumone : "ça biche biche mézigue, ça biche biche beaucoup". Jacques est le boxeur de tout à l'heure, héros de Loin de Rueil (1944) qui veut tout connaître, qui échoue dans son labo et qui fait l'acteur, qui voyage. Il est un des personnages les plus proches du romancier : quand il s'engage avec bonheur dans une carrière de vedette de cinéma, il comprend de quoi est faite l'imagination créatrice de l'écrivain. Quand ça biche biche beaucoup pour lui, c'est Queneau qui est heureux. Et moi

³ Chêne et chien

⁴ Eros publicité, in Courir les rues.

encore d'avantage, qui, comme tous les maniaques, bichent bichent beaucoup quand ils vérifient que leurs manies sont dûment enchaînées.

A ce point du récit de mon dérèglement, je suis contraint de livrer le secret de ma méthode, tant je ne voudrais pas que l'on me prenne seulement pour un loufoque à l'érudition malade, engagé dans la résolution fébrile de ses équations littéraires, penché sur ses cornues où bouillonnent personnages sympathiques et suspensions de néo-français. Si dans mes listes on n'aperçoit pas de grands sujets, mais des points de vues minuscules, tout entiers rapportés au goût de Calet : " je ne déteste pas les horizons rétrécis", c'est exprès évidemment. En effet l'examen des grands thèmes littéraires et des grands bidules théoriques qu'on est en droit d'attendre d'une étude comme celle là, cette hauteur de vue qu'en d'autres temps on eût dit censorine et sorbonicole, n'est donnée qu'à la fin ; elle se dégage toute seule, quasi mécaniquement. Tant de listes, de détails, qui font tant de plis dans l'ouvrage, doivent permettre à la fin, comme dans les jeux de papier japonais, de former par un tour de main habile la figure d'écrivain de Queneau. Et puis un tel point de vue, si on l'adopte, permet au moins de patienter en jouant : l'oiseau qui m'énerve s'élève en effet dans les plis, ou à peu près. Vous verrez qu'avec cet appareillage de listes, on arrive à traiter les grandes questions, celles qui comptent mais qui intimident, telles que

Queneau et le temps qui passe, Queneau et le Français qui est passé, Queneau et Paris qui disparaît ou même Queneau et le bonguieu, comme il disait toujours, Queneau et

le Dieu bon, Queneau et Rabelais, Queneau et moi. D'autant que cette réserve s'en rapporte plaisamment à la distance ironique mise par Queneau à l'exposé des questions réputées importantes qui, bien sûr, ne sont pas absentes de son oeuvre. Ces questions sont mêmes centrales, comme on verra. L'univers de Queneau est prosaïque et banal, terne (très peu de notations de couleur) ; les personnages de ses romans ont pris l'habitude d'objets habituels et de métiers ordinaires. Rien d'exceptionnel ne survient dans leurs vies, tout y est répété et on finit pas comprendre ce qui les anime, à de petites choses qui reviennent sans cesse, sans que jamais " ça rime à rien". Pour eux aussi, la vie est allusive et se déroule dans des espèces de lieux communs.

Mais en examinant ainsi mes obsessions queniennes, je dus m'avouer autre chose : moi-même asthmatique et fils de petits commerçants, moi-même fils unique d'une maman gainée, moi même promeneur systématique et amateur d'antiopées, je me rendais compte que je ne préparais mes listes que pour un résumé totalisant qui seul m'importait, une encyclopédie projetée où j'apparaissais finalement et dont le titre était évidemment : Queneau et moi, et le sous-titre : classicisme et ontalgie. Sans compter que je ne sais toujours pas conduire, moi non plus.

Quoiqu'il en fut des scrupules (Queneau et moi m'avait tout de suite semblé insuffisant. Songer à la crise d'asthme, souffle coupé, punition habituelle des péchés d'orgueil) qui ne tardèrent pas à ralentir mon travail, mes répertoires

grossissaient et le dispositif m'apparaissait plus clairement : les listes avaient chacune une note dominante, donnée par un texte particulier, roman ou poème et cette note résonnait dans le reste de l'oeuvre : ça rimait, poème ou roman. De sorte que les romans, soumis à la rime et à de fortes contraintes, ne sont pas différents des poèmes ; ils sont plus longs, c'est tout.

Ainsi l'asthme
qui pour moi
si bien rimoit
avec marasme,

l'asthme est très magnifiquement traité dans Loin de Rueil, dominé par une crise très émouvante et convaincante : Queneau y décrit une maladie du dedans, un rétrécissement intérieur, et pas l'écrasement habituel : les poumons de l'asthmatique se vident et le grand air ne veut plus y entrer, le trou ainsi formé fait atrocement souffrir. L'asthme, c'est l'essentiel de la vie, qui, dès après la première crise, paraît vouée à l'échec. A quoi bon un monde irrespirable, les autres n'y comprennent rien, se dit l'enfant hyperesthésique qui perçoit seul, ou en tous cas mieux que les autres, et plus tôt, les duretés de la condition humaine. Il vient d'apprendre qu'il n'en réchappera pas, qu'il est soumis comme les autres au destin commun, que, d'asthmatique en asthmatique, on se transmet la même douleur : " j'hésite toujours devant une relecture de

Proust : chaque fois cela me donne des phénomènes allergico-hystériques", avouait Queneau. En 1963, il s'aperçoit que Breton est lui aussi asthmatique, avec qui il avait passé sa jeunesse et lancé sa vie de poète. Breton aussi ! Et moi donc ? On voit ma tête quand je suis passé de Proust à Queneau après un essai⁵ sur l'imprégnation botanique de la Recherche dont les dernières pages étaient justement consacrées aux fleurs proustiennes qui nous étouffent et aux plantes, datura et valériane, qui devraient nous soulager. Et après ça, voilà Queneau qui, en 1960 rédige pour Jean Queval une belle notice bio-bibliographique, divisée en périodes où l'asthme sert de repère. Une de ces périodes, "1933-1941, Hegel et la gnose, sur fond d'asthme et de psychanalyse" rappelait, et éclairait la très belle scène d'étouffement du roman. Asthme encore, confirmatoire, dans le Journal, en 1964, " 21 septembre au matin. Je commence à écrire quelque chose sur mes parents : crise de larmes. 22 septembre, de même. Il y a quelques temps, découverte du rapport entre asthme et éloignement (réflexion faite, pas si simple)/Y avait-il des asthmatiques parmi les légionnaires romains ". J'en étais et j'en suis encore par intermittence, moi aussi, des légions asthmatiques et je me doutais bien que mes crises avaient quelque chose à voir avec l'éloignement où m'avaient tenu mes parents. Mais que cette grave question, rapprochée avec vista de la psychanalyse et de la philosophie, soit traitée dans un tel raccourci historique, ça me ravissait : la question, déplacée, était maintenant de savoir si les romains toussaient quand l'Empire les écartait de leur

⁵ Le jardin d'hiver de Madame Swann. Grasset, 1995

maman. C'était d'autant mon affaire que cette maladie " de l'encerclement du tonneau respiratoire", cette maladie qui m'angoissait depuis tant d'années, Queneau l'avait renommée, précisée et ridiculisée : c'était devenu une "ontalgie", voilà pour cette affection de mon être profond à moi qui hantait son oeuvre à lui, du début des sonnets du Chien à la mandoline (où va la mirofolie aux creux des cruses d'asthe) jusqu'aux formes inventées de la Morale élémentaire (tout retentit de cette toux) en passant par Grande Banlieue : " A son heure l'aube opportune/fait cesser l'asthme et l'insomnie..". Précision des notations, assonances drôlatiques, encyclopédisme relâché, questionnements têtus, pertinents ou ahuris, rimes des situations et inventions lexicales, toutes choses qui me devenaient précieuses : sur le sujet de l'ontalgie et sur ceux qui allaient suivre, Queneau m'avait conquis : je voulais en être, de la troupe des quenouillards qui, partant de leurs idées noires, jouent avec les mots et les organisent en poèmes. Les souffrances respiratoires de ma jeunesse étaient encore présentes : je les rapprochai de celles de Queneau et conclusai que chez lui, le jeu littéraire ne vaut pas pour lui seul, qu'il y faut de la vie, et même un paquet de vie, pour se lancer en poésie. Je comprenais qu'à chaque roman, à chaque poème, Queneau mettait comme les autres à l'examen une partie de son existence, amour, et philosophie, anecdotes et questionnements spirituels, mais qu'il ne comptait pas sur l'inspiration pour y voir plus clair et faire le récit de ses souffrances.

De la vie et de la répétition. Queneau a ainsi fait le portrait très digne de deux asthmatiques : Louis-Philippe des Cigales

(Loin de Rueil) et Daniel Chambernac (Les enfants du Limon); sans les plaindre, il leur fait vivre des crises terribles. Le fils Chambernac qui est né en 1903, comme Queneau, se remémore pendant sa crise la définition du mot "supplice" apprise dans le Larousse. Il sait bien lui aussi que tous les remèdes sont dans le dictionnaire, pour les enfants que leur mal d'affection fait tousser. Mais plus que ça, pour Daniel Chambernac la souffrance amène à la métaphysique et au questionnement spirituel. L'asthme a partie liée avec la douleur, avec le mal, avec le Mal : « depuis son enfance, c'était son sujet principal de réflexion, son objet unique (...) un homme torturé renverse tous les systèmes et détruit toutes les idéologies ». Suggérant peut-être que tous les petits asthmatiques sont vite soumis à cette certitude qu'on ne traite qu'avec un Dieu méchant. La première crise de Daniel, c'est après la ruine du labo d'enfant qu'il avait installé, qui puait de ses envies de moisissures et de cultures, d'herbiers, où, sûr que la science n'est qu'une transformation de la nature, il réinventait une science d'odeurs et de moisissures et s'il faut pisser dans les éprouvettes...La famille ferme tout ça et saccage le laboratoire de Daniel: la crise survient, expérimentation de la douleur, appréhension de toutes les tortures. Le petit asthmatique est comme ce petit laborantin, ce petit mathématicien que les médiocres et les sérieux du monde veulent pousser vers l'ingénierat et l'ordre raisonnable des choses ; un refuge leur est refusé ; ils étouffent. Daniel est à ce moment le représentant de Queneau, c'est sûr et moi, je m'y reconnaissais aussi,

pouvais pas faire autrement, sans comprendre en quoi consistait mon labo à moi, et qui l'avait dévasté.

Supplice, étouffements : avec Daniel et Loulou Phi Phi, Queneau semble donner deux héros à « une foule d'ontalgiques, autrement dit des personnages malades comme Jacques l'Aumone de maladie existentielle, de faux devins, de délinquants ex-forçats qui entrent dans son écriture et s'y placent suivant une élaboration consciente de l'écrivain qui sait qu'il construit selon l'ordre du discours philosophique, mathématique et rhétorique". Pierre Macherey⁶, qui a heureusement élucidé une bonne fois les rapports entre Queneau et l'hégélianisme ajoute : " Brû, Cidrolin, Pierrot sont des représentants de la pensée faible, qui acceptent la vexation accidentelle du monde". Cette série des étouffés avait débuté de manière significative par une simple silhouette, un drôle d'être à deux dimensions, dans le Chiendent, au tout début du premier roman, qui voit au café son "voisin de droite, étouffant sans arrêt, buvait une potion jaunâtre à même une petite bouteille" : déjà l'asthme, les bistrots et le pernod servaient à la mise en scène de ces épuisés. La silhouette, c'est Etienne Marcel, un « être de consistance réduite », que l'expérience du roman va étoffer et épaissir. Pour ma part, pouvais pas faire autrement : j'acceptais naturellement de me rendre à cette "pensée faible", qu'on aurait dit par ailleurs fille de Duchamp ⁷ (la « puissance timide » de la Mariée) et de Dubuffet ⁸(« ces petits dieux des

⁶ Pierre Macherey, Queneau scribe et lecteur de Kojève. *Critique* n°262. Mai 1966.

⁷ Marcel Duchamp, très quenien, oulipien, éleveur de poussière...

⁸ Jean Dubuffet, prospectus et tous écrits suivants. Paris Gallimard 1967

contes de fées qui s'anéantissent dès qu'on prononce leur nom... ».

On voit bien que je ne lançais plus mes listes au hasard (il est vrai que du temps avait passé, on était après mes premiers livres, j'avais trente-trente-cinq ans) ; le procédé, enfantin dit-on, devait plutôt élucider ce qui m'était cher, ou douloureux : empêchements, manies, fétiches ou habitudes, faiblesses, par une projection attentive dans l'univers de Queneau. Comme tout le monde je lisais utile et je voulais savoir si c'était pareil chez lui cet usage des bistrots, des filles qui transpirent, de leurs jambes et de leurs fesses, des vacances, du pernod, des blagues populaires et pas drôles, cette envie de tout connaître et de rien manquer, pourvu que ce fût dans ces domaines de l'encyclopédisme dégingandé. Et cet air de rien, inventif et détendu, évasif le plus souvent, dès qu'on aborde les grands sujets ? Etait-ce pareil, ces promenades dans Paris, ces banlieues à peine tristes, ces itinéraires commandés, ces topographies imposées, et par quoi ? par le nom des rues, par les mots dans la ville, par les souvenirs plus que par l'histoire, l'anecdote et le folklorisme savant. Etait-ce pareil, ce sérieux mis aux choses comiques, aux trouvailles calembourdesques, aux jeux de lettres et au retournement des lieux communs ? Et ces rabelaiseries incessantes où Queneau puise continûment ? Bin oui, c'était pareil, je ne tardais pas à le vérifier : parti des listes et des répertoires, passé par l'examen complaisant qui devait m'assimiler à un écrivain fameux, populaire et savant, j'arrivais peu à peu à m'expliquer l'art poétique de Queneau.

Rabelais, justement, venons-y. Dans l'oeuvre de Queneau, les références à Rabelais sont très nombreuses, les citations fréquentes, caractérisées par une inclination partagée aux listes, à la farce scatologique et à l'encyclopédisme répétant⁹. Chez Rabelais aussi la sagesse a besoin du trivial (et de la bêtise) pour s'exprimer, ou à tout le moins pour se faire comprendre. Dans le texte très élaboré de sa présentation de l'Encyclopédie de la Pléiade, Queneau revendique cette filiation rabelaisienne : "le mot encyclopédie est employé en Français pour la première fois par Rabelais dont on peut considérer le programme d'éducation de Gargantua ou la lettre de celui-ci à Pantagruel comme des projets d'Encyclopédie". Les Fleurs bleues (1965), où défile très régulièrement l'histoire universelle répond à cette envie de tout connaître : l'influence de Rabelais y est déterminante. Queneau se fait très explicite quand il met en place des dispositifs savants comme celui-là : Cidrolin, à qui un maître d'hôtel bien intentionné conseille de "ne pas jeter le manche avant la cognée" rétorque et précise : on dit "après", "après la cognée". Leur dialogue s'emberlificote, pas vraiment drôle, avant ou après la cognée peu importe, et ça dure un peu. Queneau insiste, et ce n'est pas habituel, alourdit sa démonstration et la leçon (il faut garder la foi et persister dans ses espoirs, même les plus médiocres). Le dialogue, qui d'ordinaire chez Queneau accélère l'action, qui recourt à l'ellipse et au raccourci, est ici ralenti ; on suspecte quelque chose, on cherche un peu et on se rend compte que nos deux bonhommes sont en train de démarquer un passage du Quart

¹ et pétant, de surcroît

livre de Rabelais. Élisée y fend du bois, "près le fleuve Jordan, le fer de sa coignée eschappa et tomba dedans icelluy fleuve. Il pria Dieu le luy vouloir rendre. C'estoient chose médiocre. Et en ferme foy et confiance jecta, non la coignée apres le manche, comme en scandaleux solecisme chantent les diables Censorins : mais le manche apres la coignée, comme proprement vous dictes." Queneau réécrit Rabelais, qui réécrit les textes anciens ; et c'est ainsi que Queneau est un classique : pour servir son propos, il prend pied, par l'adaptation d'une locution proverbiale, dans la lignée des textes fondateurs. Et il le fait en remettant opiniâtrement le proverbe fautif dans sa signification première. C'est tout le contraire du lieu commun. Le classicisme est donc avant tout un principe d'écriture. Avant ou après la coignée ? Il était important de corriger le solécisme scandaleux des inattentifs et des sagoins. Pas d'autre sujet chez Queneau (et même pas de sujet du tout, dans ses romans, juste un cadre, toujours le même, familier, urbain, prolétaire-filou, un cadre véritablement neutre où prendront place les questions fondamentales, celles du style et de la langue, sur le mode ironique et distant, discret, de celui qui a tout lu, qui a lu Homère et Rabelais, Flaubert, et sûr de son art). Dans le prière d'insérer de "Courir les rues" (1967), il explique mieux encore, et convoque d'autres tuteurs : "l'auteur n'a eu d'autre prétention que d'imiter les grands maîtres : Horace, Martial, Boileau ; et, en cette seconde moitié du XX e siècle, de moudre encore une fois, sur son orgue personnel, quelques thèmes classiques".

Un écrivain, c'est fait de filiation et de savoir, on n'en sort pas et, comme dit Cidrolin: " à propos de sa leçon : "elle est peut-être idiote, mais vous vous êtes instruit".

Confirmation avec la liste Rabelais-Queneau, bien obligée. On y retrouve ce même va-et-vient érudit, entre tradition littéraire et préoccupations autobiographiques. C'est dans Loin de Rueil et c'est même le poète du livre, l'asthmatique de tout à l'heure, Louis Philippe des Cigales qui est chargé de nous dévoiler la part de l'art de Queneau qui touche au classicisme : "revenons à nos mérinos[dit il]. Je dis mérinos pour éviter le lieu commun des moutons, un peu zuzagé depuis Panurge. Eviter le lieu commun, c'est toute l'essence de la poésie, je te le révèle en passant..." Le tour comique "zuzagé", bien observé parce que c'est bien comme ça qu'on dit maintenant, désamorce la charge professorale (je te le révèle)de la leçon de littérature. Nous sommes là au coeur de l'art poétique de Queneau : sous la blague, la langue, toujours la langue, que le temps et les lieux communs ont zuzé et qu'il faut mettre et remettre sur le métier. Remarquons au passage que le mérinos à cet avantage sur le mouton qu'on peut le laisser faire et qu'on gagne à l'invoquer une part de liberté supplémentaire, et blagueuse, ce qui ne gêne rien. Notons de plus que notre principe tient toujours : si le point nodal de la série rabelaisante est dans Les Fleurs Bleues, la série est continuée dans le reste de l'oeuvre, avec les mêmes attendus et les mêmes enjeux, l'intensité à peine diminuée. Quand la question est posée, les réponses sont partout, pulvérulentes, en forme de rimes répétitives et éclairantes, car, comme dit l'autre, " la répétition est l'une des plus odoriférantes

fleurs de rhétorique"¹⁰, car " on peut faire rimer des situations ou des personnages comme on fait rimer des mots, on peut même se contenter de l'allitération"¹¹. Rabelais encore, dans Zazie dans le métro, quand il s'agit de traduire une formule aussi mystérieuse que: " un souvenir inoubliable de st'urbe inclite qu'on vocite Parouart", tirée du Pantagruel (De l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce").

Les queneaisseurs ont remarqué que le chien, chez Queneau, est associé à l'ordure, à la crotte, à la saleté (et à la méchanceté) primitive ; il est impudique et féroce, renifleur et coprophile. Ainsi Valentin le saint balayeur, le sage commerçant, l'encadreur hégélien, voit dans les déjections canines qui maculent sa portion boutiquière de trottoir un grave empêchement à son ascèse, en même temps qu'un trouble à sa méditation ; il veut éliminer cette merde essentielle et imagine de petits paniers, ajustés à la queue des chiens. Pas simple, ni assez humble, ni radical, trop technique : il préférera le balai, comme tous les philosophes véritables. A la lecture de cette scène, on se rappelle cette observation rabelaisienne, à la scatologie proverbiale : "a cul foyrard tousjours abunde merde". Et c'est ainsi que les listes sont grandes, quand on a pointé l'intersection des listes "balai", "Rabelais" et "crotte de chien". D'autant que la boutique de Valentin Brû porte l'enseigne, en forme d'indice : "au cadreur de Rabelais ", allusion assonantique et calembourdesque à l'expression fameuse "le

¹⁰ Fleurs bleues

¹¹ Conversations avec Georges Ribemont-Dessaignes)

quart d'heure de Rabelais", ce moment difficile où il faut payer la note et régler ses comptes.

Ce point de concours, c'est l'art poétique de Queneau : faire rimer les situations, les personnages, les thèmes traités, finalement toujours les mêmes, les répéter sans cesse, varier les effets, pour expliquer, en se jouant, quelque idée trouvée chez les philosophes, pour dévoiler avec méthode quelque aspiration spirituelle mais aussi pour exposer sa douleur et faire part de son expérience. On remarquera que tout s'évanouit chez Queneau, hormis la douleur. Les morts disparaissent et les insectes finissent par nous ronger ; il ne reste plus rien, la corruption macabre est sans cesse à l'œuvre, dans tous les romans, dans tous les poèmes, c'est même devenu une rime familière, mouche des cadavres, fossoyeurs, enterrements, messagers de mort (les nombreuses avorteuses) et charognes diverses : on s'est habitué à cette forme de gaîté morbide, rimes et refrain. Corruption, dilution, fonte, évanouissement sont les notes dominantes de la bonne chanson de la mort chez Queneau. Mais la douleur est une autre question, qui ne s'atténue jamais, qui reste intacte, qui pèse sur nos « aigresistances ».

Dans un tel dispositif, le rire vient après, comme un moyen de rendre supportable l'infinie variation sur quelques thèmes qui, sans lui, serait oppressante et stérile. Queneau n'est donc pas un auteur comique, ça va de soi ; ordinairement grave et triste, lucide, l'invention comique ne lui sert qu'à faire passer obsessions, cafards et idées. Il n'est pas ce type plaisant et léger, amateur de paradoxe, dont la drôlerie vermotique

masquerait la profondeur, par pudeur et par politesse. Queneau est un type très sérieux, qui tient ça, entre autre, de sa jeunesse surréaliste, un écrivain qui ne prend pas la littérature à la légère, très conscient de ce qui s'est fait avant lui et qui ne se sert du comique que pour rehausser le motif et le rendre plus accessible.

J'ai promené ma peine
dans les rues de Paris
je la tenais en laisse
pour que rie le titi

c'est bien ça : d'abord sa peine à lui, longtemps promenée, où l'on reconnaît un spleen baudelairien dont on a pris l'habitude, ensuite la laisse de l'art poétique, qui représente plaisamment une contrainte nécessaire exprimée en hexamètres classiques. A la fin seulement le rire du lecteur, obtenu par des moyens que la morale littéraire réprovoque (le titi qui rit/est sans contredit/une ritournelle affligeante). Le métier de poète ? Tout juste promener sa pei-peine, dans l'espoir d'une déjection quotidienne et libératrice, rien de plus. Et d'abord, qu'est-ce que cette laisse, qui permet de promener sa méchante douleur (de chien) sans qu'elle s'échappe? Un simple bout de corde ? Peut-être, c'est bien dans le goût de Queneau des objets triviaux. Ou bien " laisse : strophe d'une chanson de geste "comme disait le Petit Larousse des familles ? On comprend alors que la farce allitérative masquait un jeu de mot

savant en même temps qu'une préoccupation élevée : la geste de ma douleur/ je l'ai mise en strophes/classiques/et s'il a compris/le titi rit. Et en effet le titi obstiné et curieux se mare, et se mare encore ; eh oui il rit le titi /il a compris/c'est ça/la poésie : la variation légère cache quelque chose, et à la fin ça nous fait rigoler. Tout y est, en quatre vers : spleen primordial, éloge amusant de la contrainte, décor trivial, rire final. Comme le dit Jacques Jouet : " chez Queneau, la rigolade n'est pas spontanée, elle est un produit volontaire de l'art"¹²

On a compris on a compris, de l'observation arithmomaniacale naît enfin l'hypothèse. Il y faut de la sagesse et une longue patience ; il faut laisser faire la liste et écouter son cliquetis, en comprendre l'équation et en observer la mécanique : la recherche critique est inévitablement lancée. On voit bien que, comme tous les grands artistes, Queneau a une idée derrière la tête, corpus philosophique bien établi exprimé par une grammaire néobabelienne très au point. Si les héros sont populaires, si leurs instruments de connaissance sont pris sur place, ils n'ont renoncé à rien, et surtout pas à leur part de sagesse.

Par exemple, ce qu'on appelle l'héraclétisme de Queneau (on ne pêche jamais dans le même baquet, sous lequel coule la Seine) prend souvent la forme d'une simple citation. Ainsi l'aubergiste où ravitaille Pierrot, témoin des changements de Paris puisque son garage de la porte Maillot a disparu, traduit-il simplement : " on se lave jamais les pieds dans la même flotte".

¹² Jacques Jouet, Raymond Queneau. La manufacture 1989

On retrouve cette idée, à peine changée, dans Courir les rues : " et les pêcheurs ne trempaient pas deux fois leurs lignes dans le même fleuve", et adaptée aux mouches : " les mouches d'aujourd'hui/ ne sont plus les mêmes que les mouches d'autrefois". Queneau s'amuse et décline son thème, le met dans la bouche des protagonistes les plus quelconques, dans des scènes évidemment banales. Mais dans l'épigraphe de Zazie, il se réserve l'usage, en grec, de la citation savante d'Héraclite (« celui qui l'a créé la fait disparaître »), de même que dans le prière d'insérer de Courir les rues, qui fait au passage l'éloge de l'insignifiant (« En ce lieu aussi, en effet, les dieux sont présents »). Pour aller plus loin que la citation, il faut se rendre au bistrot Le Soufflet, où officie Héraclite lui même. Il a pris l'apparence d'Alfred-le-garçon-de-café ; lui seul ne change pas ; les étudiants vont et viennent, boivent des cafés-crèmes et créent des revues, pendant que les vieux messieurs vont et viennent, élaborent des escroqueries, boivent du pernod et finissent par mourir. Seul Alfred-le-philosophe persiste dans son être de garçon de café turfiste et devin : il revient tous les sept chapitres, c'est l'oracle qui ne vieillit pas et qui interprète le cours des planètes, c'est le chœur antique chargé de redire sans cesse la même chose, en plus du destin des hommes. Queneau nous fait comprendre qu'il pourrait revenir mille ans, ce fakir-loufiat, et dire sa prophétie et faire ses calculs, rien n'y ferait : il réitérerait son histoire, toujours de la même manière. Tout change, dans la forme d'une ville (Le Paris que vous aimâtes/n'est pas celui que nous aimons), ses bistrots, ses garages, tout change mais pas lui, pas Alfred Héraclite qui

revient avec constance et qui marque le passage des saisons : "moi, je reste là, je leur sert des boissons froides en été, chaudes en hiver et de l'alcool en toutes saisons(...). L'univers entier s'évanouira, ayant accompli son destin, comme ici et maintenant s'accomplit le destin des hommes". Le sage, maître du temps, vient de clore le récit. On notera aussi qu'Alfred est grand dispensateur de pernod, et qu'il invente une religion, un peu comme Pierrot, très sensible à l'alcool et au culte des princes Poldèves, un peu comme Valentin qui pernote pas mal et adore la statue du chevalier de la Barre, à Montmartre. Tous ont réfléchi à une méthode rigoureuse et bien pensée pour contenir la marche du temps. Tous ceux-là représentent Queneau.

Mais le temps passe, tout le monde sait ça, même chez Queneau, même ses petites filles : "T'as vu le métro ? demande à Zazie sa mère à la fin du séjour de la fillette délurée. Non. Alors, qu'est ce que t'as fait? J'ai vieilli." Elle aussi connaît la triste chanson apprise chez Ronsard : " si tu t'imagines/si tu t'imagines/fillette fillette/si tu t'imagines/ xa va xa va xa/va durer toujours/la saison des za/la saison des za/saison des amours/ce que tu te goures/ce que tu te goures/fillette fillette". Chez Queneau tout y va : on finit tous par suivre un enterrement (c'était une des manies de Queneau enfant : suivre les convois funéraires d'inconnus. La piété et la compassion devait déjà s'y ajouter aux plaisirs choisis de la déambulation suivant des itinéraires forcés); la guerre est partout et l'incendie achève bien des aventures. Mais les drames ne sont pas marqués, rien de bien tonitruant et la marche à la mort se fait

dans la discrétion, avec la tenue et l'élégance des cortèges de tous les jours, que leur humilité semble protéger du lyrisme et de ses exagérations trompeuses. Le sujet est sans cesse ramené au prosaïsme, encore un.

A tel point qu'un des motifs de cette fuite du temps pourrait bien être la fiente de pigeon. En effet, ils n'arrêtent pas de chier sur tout ce qu'on aime, ces volatiles, et ils n'apparaissent que pour ça : chez Queneau pas de pigeon sans fiente de pigeon, il les a spécialisé pour nous dire que nos chères statues parisiennes ne sont pas immortelles, contrairement à ce qu'on pourrait croire. La preuve en est cette merde qui les macule, les recouvre puis les transforme ; la ville et "ses bâtisses fienteuses" en sont changées. Ce "caca aviair" plaît à Queneau, ce n'est pas une surprise : encore une déjection bienvenue, dont il joue et qui sert son propos : " longtemps longtemps après que les pigeons/auront disparu/on verra encore leur chiures dans les rues". Paris en est couvert, de ces "fientaisies" et "les pigeons chient dessus/le petit peuple des statues". Chez Queneau, pas de hasard, et donc pas de pittoresque : les pigeons fienteurs ne sont là que pour raconter la misère des hommes, dont les meilleurs et les plus endurcis, statufiés, ne profitent à la fin de leur vie que d'un repos glorieux bien emmerdifié. Et d'où viennent ces pigeons conchieurs ? Connaissant Queneau, il faut chercher la citation et débusquer l'apparemment classique ; ça ne peut pas être pour rien, ces nuées de colombins. J'avance une hypothèse : ces fientaisies philosophiques viennent d'Egypte et de la correspondance de Flaubert : " les pigeons viennent chier là depuis des siècles", les

pyramides ne sont pas épargnées et Flaubert ne rate pas la notation de la crotte formidable, qui est aussi remarquable que le plus remarquable des monuments, et qui finit par triompher. Queneau se saisit du motif (ces pigeons, quels peintres ! Et comme ils sont patients ; ils ont tout le temps pour eux) et, sans le transformer beaucoup, le fait passer à la rime ; ça change tout : la fiente flaubertienne n'est pas anodine, elle fait de Queneau un classique, encore une fois, toujours à réécrire la même chose, à recycler les mêmes déchets littéraires.

D'ailleurs Les enfants du Limon (1938) est un roman-déchêt. Après sa rupture en 1929 avec le groupe surréaliste, Queneau entreprend en effet un ouvrage d'érudition sur les fous littéraires, fous et quadrateurs du cercle, hétéroclites et élucubrants, tous longuement mis en fiches à la Bibliothèque Nationale. Les problèmes de définition sont nombreux (fous, dingues, génies, scientifiques et loufoques, irréguliers, tous ceux-là n'ont jamais pu vraiment être triés sûrement), les recherches sont longues et harrassantes, absurdes, le manuscrit est refusé (Juin 1934) par Gallimard et Denoel. Pendant plusieurs années, Queneau cherche une solution pour intégrer son travail à un roman et ce n'est qu'en avril 38 qu'il invente un personnage d'encyclopédiste, le vieux Chambernac, dont la fonction première est de retraiter le sujet. De longs passages du roman ne sont que le démarquage des fiches de Queneau, qu'on dirait rédigées par Chambernac, dont la liste des fous littéraires intitulée " encyclopédie des sciences inexactes "sera elle aussi refusée, par les mêmes éditeurs. Jusqu'à ce qu'un "binoclard d'une trentaine d'années" nommé

"Queneau" s'intéresse à ce roman dans le roman, jusqu'à ce que Gallimard publie enfin (juillet 1938) Les enfants du Limon. L'artiste ne fait en général qu'avec ce qu'il a, pas d'idée neuve, jamais, et même pas d'idée, mais seulement un recyclage poétique, bricolé toujours avec les résidus chinés chez les artistes qui précèdent. Ainsi un de ces enfants du limon, Astolphe ne corrige sa vanité de dandy névrosé et ses inhibitions de fils de famille qu'en se lançant dans un projet rédempteur : entouré de demi-clochards et de déjetés (dont Daniel Chambornac, soulagé de son asthme par cette nouvelle fréquentation), il retraite de vieux papiers. On comprend que Queneau fait ici son autoportrait en chiffonnier du roman, qui prépare sa fortune en récupérant chez ses prédécesseurs modes et manières, si ce n'est thèmes et idées. A ce propos, il apprécie Faulkner, qui " a réfléchi sur et à l'existence des prédécesseurs et confrères ; un romancier qui n'a pas réfléchi sur et à la technique des autres n'est pas un romancier "

Virgile imite Théocrite et Queneau fait pareil avec les poètes qui l'ont précédé ; il se flatte d'imiter et se range ainsi du côté des classiques. Dans le prière d'insérer de L'instant fatal (1948), il se déclare et livre ses intentions : " Mes poètes préférés sont Rutebeuf, Villon, Jacques, Boileau, Chénier et Péguy. Je les ai imités de tout mon coeur (ainsi que quelques autres) et j'espère que cela se voit dans ces poèmes où il est surtout question de l'amour (avec discrétion) et de la mort (avec insistance)." Ça se voit pas tant que ça, votre imitation provocatrice, Queneau, ça ressemble plutôt à une sentence manifeste ; à première vue, vous n'avez retenu de Péguy que ce

goût pour "l'alexandrin /de la langue française le plus bel écrivain ". N'empêche, Boileau, Chénier, Peguy, ce ne sont pas les plus drôles, dont on veut croire qu'ils lui servent surtout à s'opposer à la toute puissance de l'inspiration romantique et au lâchez-tout des surréalistes. Parce que "le poète n'est jamais inspiré parce que maître de ce qui n'apparaît pas aux autres comme inspiration. Il n'attend pas que l'inspiration lui tombe du ciel comme des ortolans tout rôtis. Il sait chasser et pratique l'incontournable proverbe " aide toi et le ciel t'aidera". Il n'est jamais inspiré parce qu'il l'est sans cesse, parce que les puissances de la poésie sont toujours à sa disposition, sujettes à sa volonté, soumises à son activité propre. Il n'a pas besoin d'aller chercher dans l'absorption de substances soporifiques la source de son génie". C'est tout le contraire d'une illumination, c'est un savoir, sans que la science poétique soit réduite à un exercice : "Imités de tout mon coeur"...il y a dans cette imitation tout ce qu'il faut de chaleur et d'envie de bien faire, de familiarité poétique, de fréquentation patiente, et pas un classicisme étroit livré à l'érudition et au recopiage. Imiter, c'est dire ce qu'on aime et s'en faire une fidélité.

Ce jour-là, par exemple, est un monostiche :

J'acquis un timbre Proust au Carré Marigny.

Un petit objet, un timbre, pour une notation diariste miniature qui, placée sous le signe de l'acquisition (de l'enrichissement c'est moins sûr) et de la collection, renvoie à deux admirations de Queneau : Proust, donc, et Apollinaire dont il salue le monostiche primordial et fameux (Et l'unique

cordeau des trompettes marines). Les voilà, les puissances de la poésie : avec ce vers de promeneur, anodin, au rythme familier (6+6), qui décrit un pauvre achat, Queneau repasse pour nous les contours de la silhouette d'Apollinaire, le flâneur des deux rives, l'Hérésiarque inventeur de *l'art* de se promener, qu'il place dans le décor émouvant (le Carré Marigny) des Champs Elysées de Swann et de Gilberte. Et c'est bien la forme du poème, autant que l'objet décrit, qui a lancé notre imagination dans cette prière des morts ; on voit par là que l'imitation commande à l'émotion et au souvenir, que l'esprit de collection ne saurait nuire et que l'achat de timbres prépare à de riches correspondances.

La poésie est cryptée, oui, et c'est encore heureux.

Il n'y a de poésie que pour qui tout est dans tout.

Jacques Roubaud répond à ces définitions réquisitoires. La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le coeur des humains est le titre, on ne peut plus strictement baudelairien, d'un recueil dont la première partie, intitulée Recourir les rues imite sans façon le Courir les rues de Queneau. Il s'agit de placer ses alexandrins dans ceux de Queneau et de le suivre pied à pied, mètre à mètre, dans ses promenades :

« Au carré Marigny pas un timbre Queneau ».

Queneau n'est plus dans Queneau, pas plus que dans Paris, dirait-on, pour un poète qui aime les regrets. Voilà un vers, trois fois rien, on en pleurerait, qui soulève d'un coup le nuage de toutes nos lectures: Apollinaire et Proust étaient amenés par Queneau, dont l'absence est déplorée par

Roubaud. Mais au passage on a parlé de tous ceux là, de nos fantômes qui se déplacent en bande, on y a pensé, à Baudelaire aussi et à Du Bellay parce qu'on ne nous la fait pas, on y a pensé et on a filé au carré Marigny, au coin de l'allée Marcel Proust et du boulevard , on a fait vite, avant que le nuage de nos poèmes retombe, avant que tout disparaisse (tout disparaît, quand on se promène, c'est forcé, c'est fait pour ça. En ville, tout s'englouti ; la promenade, et le voyage en général, n'aboutissent qu'aux regrets, aux Regrets. Rome n'est jamais dans Rome et Paris n'est pas ce qu'il devrait), persuadé qu'il ne restera bientôt que ces vers emmanchés, qui traceront seuls les itinéraires de nos balades. Sans eux, je ne bouge pas de ma chambre, pas possible, pour quoi faire, à part quelques courses assommantes, mais grâce à ces reprises familières, vers après vers, ma très chère ville s'est dotée d'un plan et, rassuré, je peux enfin m'y promener (Je peux même y faire, c'est dire, de la po, de la po, de la poésie :

Le Paris d'la po

llinaire, le Paris de Queneau

sans eux, j'reste au fond d'mon tonneau)

C'est ainsi qu'un de ces automnes, j'ai pu, par les grâces de l'imitation, acquérir à mon tour un monostiche ému en même temps que toute une planche de timbres Pérec (première émission le 21 septembre 2002). C'est près de chez moi, à Ivry, et ça fait :

Et moi une planch' Péric à la poste d'Ivry

que je raboutai sans attendre à l'alexandrin célibataire de Queneau, puisque la rime est correcte (pour l'oeil, pour l'oreille), pour produire un distique philatélogénétique à la filiation reconnaissante. C'était comme si j'avais racheté la collection de timbres de Queneau, et que cet achat m'autorisait un poème :

Il acquit un timbre Proust au Carré Marigny

et moi une planch'Péric à la poste d'Ivry

Il va de soi que ça aurait beaucoup moins bien marché, mon histoire, si ce timbre à quarante six centimes d'Euros, l'avait pas été de Péric.

Mais l'imitation impose parfois des recherches inquiètes : à chaque fois elle énerve les sentiments filiaux qui nous ont mis au travail. Les jeunes artistes sont soucieux, c'est forcé ; ils ne veulent pas rester soumis aux admirations de leurs débuts et se calment par l'emprunt, par l'accomplissement du savoir, comme s'ils s'invitaient dans un lignage de savants, comme s'ils s'approprièrent des reliques apaisantes. Les jolies filles qu'on observe à la Bibliothèque Nationale, les beaux thésards, tous plus mignons les uns que les autres, ont tous cet air fébrile, une dinguerie, qui les rend si séduisants, tous aux prises avec quelque chose qui les dépasse et animés par le désir de bien faire, qui est si touchant. Dans ces recherches, pas de calme ni de sérénité ; il s'agit plutôt de vol et de dérobade ; on dirait

qu'on n'y compile à chaque fois, quoiqu'on fasse, que des fous littéraires, comme Queneau. Plus précisément, dans le cas qui nous occupe, pour le repérage de ces lignées rassurantes et pour refaire leur chemin dans les labyrinthes quenien, pour mieux repérer les emprunts et les allusions, les amateurs se sont dotés d'un livre précieux. Florence Géhéniau a repris pour eux la liste où Queneau tenait ses lectures et les a remis dans un ordre commode, alphabétique. Les cahiers de Queneau relevaient ainsi 9927 livres lus, pour près de 6000 titres différents ; le dernier, d'octobre 76 est celui de Céleste Albaret sur Proust et l'un des tous premiers porte sur le bon usage des auteurs classiques (Antoine Albalat, Colin, 1913). Les plus lus : Le chant de l'équipage de Mac Orlan et le Crime de Sylvestre Bonnard d'Anatole France. Ensuite, c'est moins surprenant, Queneau a lu 14 fois les mémoires de Saint Simon, 13 fois Bouvard et Pécuchet, 8 fois Le rouge et le noir. Gide : 79 fois, Mc Orlan 61, Proust 56, Balzac 55, Simenon 50, Apollinaire 45, Platon et Anatole France 41, Stendhal et Flaubert 39. Hors concours, hors catégorie, mais très important, René Guénon, dont il faut signaler les 184 lectures, ajoutées aux 20 de la biographie " la vie simple de René Guénon" par Chaconac. En tête donc, le spiritualisme synchrétique, la grande affaire de Queneau tout au long de sa vie, relu jusqu'à la fin. Ensuite, les classiques, lus et relus, des sceptiques grecs aux philosophies orientales, en passant par Hegel et Goethe, par la logique et le calcul des probabilités, la théorie des nombres et la topologie. La liste des ouvrages lus par Queneau a été commentée par André Blavier avec beaucoup d'ironie et de nonchalance ; il a

bien montré que la question du Queneau encyclopédiste était lassante, que cette liste était bien plutôt la manifestation d'une curiosité active, qui anime ceux qui cherchent à établir en tremblant l'histoire de leur manie, à en repérer tous les aspects. C'est difficile mais ils veulent prouver une bonne fois que tout cela vient de loin, que leur passion est ancienne et que cet index savant, c'est leur passé recomposé, une généalogie livresque, mais active.

Prenons l'exemple de Madame des Cigales, la femme de Loulou fifi, poète rondellique et pittoresque, essoufflé, connu dans les seuls environs de Rueil. Elle vient de mourir ; Loulou, conséquemment, a le cafard. Mais le bon Offroir, savant chimiste et ami du poète, entreprend de le rassurer. Il s'y emploie au moyen d'une liste épouvantable des insectes mortuaires qui vont se charger de faire disparaître l'épouse tant regrettée. C'est une nouvelle parenthèse encyclopédique, formidable et efficace (Loulou est calmé : " ça, ça me requinque un peu, cette idée qu'elle se dessèchera petit à petit, qu'elle finira par de la poudre "), qui immobilise le roman mais qui se déroule imparablement. Le procédé de répétition est une nouvelle fois hilarant, qui emprunte à la mise en scène immanquable des fous rires qui surviennent aux enterrements. "Je connais un peu la question, insiste Offroir, l'ayant étudié avec le docteur Mégnin. Ce sont bien en effet, tout au moins durant les premiers temps de la putréfaction, des asticots puisqu'il s'agit de larves de diptères, notamment de *Calliphora vomitoria*, qui n'est autre que la grosse mouche bleue, de *Curtonevra stabulans* aux moeurs rurales, de *Phora atterrima* et d'*Ophyra cadaverica* lesquelles

n'apparaissent que lorsque la fermentation ammoniacale succède aux fermentations butyriques et caséiques. C'est gai, dit L'aumone. N'oublions pas *Rhizophagus parallelocolis* qui est un colléoptère et *Philantus ebeninus* qui est un staphylinide. Remarquons en passant que les Phoras préfèrent les cadavres maigres et les Rizophages les gras". Queneau y est allé gaiement, à la poésie et à l'accumulation macabre, à la chanson du néant. On ne compte plus, tout au long de son oeuvre, ces rimes de situation qui ne parlent que de squelettes (je crains pas ça tellement la mort de mes entrailles/et la mort d'mon nez et cette mort de mes os) et de temps passé, ce qu'il appelle par ailleurs " la Toussaint généralisée". Offroir après tout ne parle que d'un résidu ultime, un déchet de plus et l'on a vu que ce thème-là était un des tout premiers quenien. Bien sûr, la leçon d'Offroir n'est amusante que si le processus de décomposition de Madame des Cigales est correctement décrit ; on ne pardonnerait pas à Queneau des noms inventés, de faux asticots et des mouches approximatives, répertoriées dans un latin macaronique. C'est bien pour cela que, sans en avoir l'air, il donne ses sources, Queneau : "le savant docteur Mégnin" dont parle Offroir avec reconnaissance, c'est assurément Pierre Mégnin, un entomologiste criminel fameux, auteur en 1894 d'une Faune des cadavres; application de l'entomologie à la médecine légale", où l'on trouve quasi telle notre liste d'insectes funéraires. Queneau a tout lu, on le vérifie à chaque fois, et aussi ce genre de traité d'entomologie. Il a bien consulté le Mégnin, ainsi que le rapportent ses cahiers de lectures. Oui, mais alors, quelle idée de s'occuper de ça, des asticots de

cercueil, surtout pour éliminer et nettoyer un personnage secondaire ? D'où vient qu'on lit, même quand on lit tout, d'anciens traités d'entomologie ? A ce point de cette enquête, je dois dire que je dois seulement au hasard la découverte de cette origine de l'érudition quenienne en matière de cadavres décomposés. Il y a quelques années (1992) je lisais un livre de Denis Roche intitulé Dans la maison du sphinx où il parle de William Blake ; rien ne me disposait là au branle anxieux de la liste quenienne, pas de tremblements ni d'oppression, nulle suee caractéristique ; je croyais être tranquille (la scène est à la campagne). Dans ce livre étrange, mais enlevé, de critique littéraire, rien n'introduit à Queneau, pas plus les goûts de l'auteur assez éloignés de la poésie joueuse et de l'oulipisme, que le sujet, William Blake, qui n'entre pas, autant que je sache, dans les écrivains de quenaissance. Tout de même, un éloge du vers nécrophage, placé au début du livre, aurait dû éveiller ma méfiance ; un peu d'attention aurait pu m'éviter cette excitation oppressante, cette immobilisation douloureuse qui me prend quand j'aperçois Queneau au fond de toute mes occupations, comme si je tombais à chaque fois dans un piège trop connu, comme si je ne pouvais faire autrement que me perdre dans ces fichus labyrinthes de mes habitudes. Mais pour l'heure, j'étais tranquille (j'avais alors un joli bureau, à l'écart de la famille, dans une petite maison fraîchement repeinte) et je procédais impunément au déchiffrement de Blake, me demandant (mais sans inquiétude) où j'allais bien pouvoir ranger la fiche en train de se faire. Mais voilà que la liste d'Offroir me tombait dessus ! Encore et encore ! Et sur le même principe de la liste envahissante,

reprise sans barguigner, des curtonèvres et des mouches bleues qui nous mangeront tous, qui sont déjà en train de pondre. J'étais refait. Et d'autant plus troublé que Roche livrait ses sources : là où, fébrile mais résigné, j'attendais Queneau, je me retrouvais avec Barbusse ! C'est en effet avec L'enfer de Barbusse qu'il avait choisi d'expliquer la poésie de William Blake. On imagine mon effroi. C'est qu'on n'aime guère cela, nous les maniaques inquiets, se trouver propulsé en territoire littéraire étranger. Il m'a fallu une quinzaine de jours pour me calmer tout à fait et ramener Barbusse à des proportions moins inquiétantes, le réduire à mes soucis familiaux : dans L'enfer, l'ouvrage de Mégnin est également cité et la liste des larves y est aussi bien organisée et détaillée que dans Rueil. C'est même plus méticuleux et plus précis ; les insectes sont décrit et l'on voit bien leur travail, dans quatre pages affreuses, complaisantes mais pas drôles du tout. Pour Barbusse, on voit bien qu'il s'agit de symbolisme fin de siècle, de déliquescence et de putréfaction doucâtre, suite des amours décomposés de Baudelaire, de sa Charogne, alors que Queneau veut marquer une nouvelle fois le ridicule tragique de la destinée humaine, mais sans s'attarder trop et en tirant le maximum d'effet comique. Le néant d'accord, mais faut que ça rigole ; y'a pas que la mort, dans la vie. Quoiqu'il en soit, le grand Barbusse est sans doute à la source de la liste d'Offroir, qui n'est pas loin d'être resté symboliste¹³. Donc, dans l'ordre, Queneau a lu Barbusse (septembre 18

¹³ Je signale une autre page de cette sorte, pleine de mouches mortuaires, dans Les particules élémentaires, de Michel Houellebecq. Belle page très « fin de siècle », plate, retenue et triste, héritée sans doute directement de Barbusse ; mais, trop sérieuse pour être profonde, on voit mal comment elle viendrait de Queneau.

pour Le feu ; avril 20 pour l'Enfer) puis a vérifié dans le Mégnin (avril 30) le comportement de ses vers exterminateurs. Enfin il a pu enterrer comiquement la femme à Loulou.

On voit bien, qu'autant que la représentation des restes de sa femme, c'est l'érudition, prise aux meilleures sources, qui calme Loulou Fifi. C'est un angoissé, un asthmatique qui s'en remet à la science ("Voilà les bons côtés de la science" renchérit l'ami L'Aumône). Rien n'est dit à ce propos dans le roman, mais je suis sûr que Louis Philippe des Cigales est fils unique ; j'avance cette hypothèse pour que son portrait soit complet et colle tout à fait au type quenien.

Les dehors fantaisistes de la poésie de Queneau, ne sont trompeurs que pour qui ignore ce que la liberté de ton doit à la règle et à la contrainte. Queneau a rompu avec son temps et établi sa doctrine (on apprend dans ses Journaux au prix de quelles difficultés): " une autre bien fausse idée qui a également cours actuellement, c'est l'équivalence que l'on établit entre inspiration, exploration du subconscient et libération, entre hasard, automatisme et liberté. Or, cette inspiration qui consiste à obéir aveuglément à toute impulsion est en réalité un esclavage. Le classique qui écrit sa tragédie en observant un certain nombre de règles qu'il connaît est plus libre que le poète qui écrit ce qui lui passe par la tête et qui est esclave d'autres règles qu'il ignore". On a encore reconnu Péguy et son idée de l'ordre, qui est une liberté, pendant que le désordre prépare à tous les asservissements. Le poète sait ce qu'il fait ; son savoir

l'a libéré et il peut se faire le libre interprète de motifs universels. A quoi le virtuose doit ajouter de solides qualités d'oreille, le sens du jeu, une grande fidélité aux contraintes choisies, et le goût de rire, pour une poésie où les mots comptent plus que les images produites par le don de voyance de l'inspiré. Dans cet esprit, les calembours sont inévitables, qui signalent ces poètes occupés à proprement parler de jeux de mots ; on dirait alors que l'imitation ne va pas sans la blague, à un moment ou à un autre, plutôt à la fin (On aboutit bien, comme on voit, à "faire rire le titi").

On comprend que Queneau et les amis de la contrainte ne sont pas de simples rhétoriciens et d'habiles faiseurs, soutenus et justifiés par la seule tradition littéraire. Bien sûr que non. On a parlé plus haut du paquet de vie qu'il y faut, à la poésie et au roman ; on a rappelé qu'on imitait bien que " de tout son coeur". S'ajoute à ça une certaine morale : le coup de balai du poète doit être bien dirigé et ne doit conserver que ce qui vaudrait d'être dit, et dit à ce moment-là. Le reste, hop, on s'en débarrasse. L'art ne saurait être gratuit : "il ne suffit pas de dire, ni de bien dire, mais il faut que cela vaille d'être dit. Mais qu'est ce qui vaut d'être dit ? La réponse ne peut être évitée : ce qui est utile / L'art, la poésie, la littérature est ce qui exprime les réalités naturelles (cosmiques, universelles) et les réalités sociales (anthropologiques, humaines) et ce qui transforme (les réalités naturelles et les réalités sociales)". Treize recueils de poèmes, composés pendant cinquante cinq ans n'ont pas fait, comme le dit Claude Debon dans sa préface à l'édition de la Pléiade, varier Queneau, pris " dans une perspective historique" où le jeu littéraire ne

saurait masquer les enjeux de la littérature ; le poète est là pour quelque chose. Queneau, poursuit Claude Debon, " a lutté de toutes ses forces contre certaines prétentions de la pensée moderne tendant à se couper de la culture classique dévalorisée ou défigurée, contre ses recours à l'irrationalité comme forme suprême de la connaissance, privilège réservé à quelques uns dont la rationalité était déjà supérieure. Queneau s'est voulu le dernier des dupes". Dupe sans doute des classiques et de leurs systèmes, de l'imitation, des rimes et des contraintes formelles, qui seules permettent d'écrire, toutes machines littéraires destinées à mieux connaître le monde, à faire part de ses découvertes et à arrêter la marche du temps. Mais dupe volontaire, on l'a vu : l'espace littéraire de Queneau semble déterminé, plus que celui de ses contemporains, par la réaffirmation de la notion d'imitation dans ses rapports féconds avec l'inspiration. Si l'on s'accorde à dire que, chez Queneau, cette inspiration est surtout autobiographique, alors le couple imitation/inspiration lui permet d'élaborer une expression personnelle, appuyée sur sa vie et enrichie du travail de ses prédécesseur. Pendant la période, les autres ont choisi la libération onirique et révolutionnaire des surréalistes, la liquidation tous azimuts des dadas et de leurs alliés futuristes ou bien encore les mensonges et les illusions du naturalisme. Sans compter les choix plus risqués du baroud révolutionnaire, sans compter le grand jeu de l'opium. Bien plus tard viendront les échappatoires du travail dans la langue. Rien de tout cela pour Queneau qui, des années 30 aux années 70, maintient quant à lui son oeuvre dans la tenaille imitation/inspiration, que, depuis la Pléiade, l'on reconnaît comme

caractéristique du classicisme. Tout ce temps, il fait varier les proportions entre les deux termes : un peu plus d'inspiration dans Chêne et chien, beaucoup d'imitation dans les Sonnets ; inspiration dans les Enfants du Limon et imitation dans la Petite cosmogonie portative. On ne peut pas dire cependant que la poésie soit imitée, au lieu que les romans seraient inspirés ; il semble au contraire que, plus le temps passe, plus nos deux catégories se mêlent pour n'en faire qu'une, classique donc. Nos insectes mortuaires forment ainsi une rime (la finitude) que l'on retrouve dans un roman (Loin de Rueil) mais aussi dans bien des poèmes (si tu t'imagines, par exemple). Toutes espèces d'asticots et de larves qu'on rencontre sans chercher bien loin dans Hamlet, Ronsard, Poe ou Baudelaire. Quand Bernard Lehameau, glacé dans son Rude Hiver havrais, s'en va visiter un cimetière, il y trouve bien sûr des fossoyeurs dissertant sur ces bons asticots qui nous attendent, forçant la rime translative Hamlet-Lehameau.

Je suis très heureux également de signaler que le bon Calet en connaissait un bout sur le sujet des insectes macabres et qu'il ne craignait de les associer à la disparition de ses meilleurs amis. C'est dans Les grandes largeurs, à propos de la mort de Léon-Paul Fargue : « il paraît qu'il existe des insectes coléoptères que l'on nomme des horloges de la mort, à cause du bruit qu'ils font en attaquant le bois des meubles. Les petites horloges de la mort ont grimpé les marches, une à une, jusqu'à l'entresol de la maison blanche où les attendaient Léon-Paul Fargue, et elles ont sonné pour lui. Elles n'attaquent pas seulement le bois »

Et ce qui devait arriver arriva, Queneau invente à la fin de sa vie une forme fixe, la première depuis très longtemps ; c'était là une manière géniale, la seule de briser l'enfermement classique et de déplacer le problème. Tant d'imitation dans les rondeaux de Loin de Rueil et dans les emprunts des Fleurs bleues, tous ces alexandrins, ces dizains, ces sonnets à la métrique sans cesse réadaptée, tant qu'il fallait s'en sortir. Cette forme fixe, crée dans Morale élémentaire (1975), les amis attentifs de Queneau l'ont vite appelée le quenet. Elle est en

A	B	C		
	D			
E	F	G		
	H			
A'	B'	C' ou I	J	K
	D'			L

où les lettres sont mises pour des bi-mots (substantif +adjectif épithète), H représentant cinq ou six vers pentasyllabiques au plus, formant ritournelle. L'ambiance musicale est importante ; Queneau, dans un premier temps voulait accompagner A et H d'un coup de gong ou de grosse caisse. "Et avec la ritournelle, note-t-il , je vois (j'entends) très bien un petit air de flûte ou de pipeau".

Exemple :

Enfants gris	Aigles purs	Cailles chantantes
	Choses épicènes	

Orgues sonnantes Amours trébuchantes Délices tremblantes

Vocables scalènes

Noms propres Prénoms transparents Surnoms illégitimes

Vies parallèles

Sous la mousse

s'enroulent

les glomérus

tandis

que sous l'orme

poussent

les épices

Orgues chantantes Amours sonnantes Cailles tremblantes

Voyelles actuelles

C'est le quenet de l'oblique, de la confusion des genres et des identités masquées (pour les hommes et pour les mots), c'est le souvenir des grammaires (amours délices et orgues) chantonnées et des remarques savantes, c'est le quenet de la tranquillité (Queneau lecteur de poésie chinoise) et de la révélation (la nécessité qui nous est faite, presque un devoir, d'observer *sous* la mousse de la vie) mais c'est surtout la plus belle des lectures pour sortir Queneau du rayon fantaisiste et jobard où on l'a collé depuis si longtemps ; c'est le moment de grâce, à la fin, où le poète outrepassé les conventions, pour en

créer d'autres, légères et dégagées, pour inaugurer le règne d'une nouvelle forme littéraire : faut l'faire, ça biche, ça biche biche cézigue, au point que, maintenant, les queneisseurs disposent d'une forme poétique classique, qu'ils vont à leur tour travailler de leur inspiration, pour que leur imitation soit féconde et que le monde en soit transformé. Les quenets sont élaborés, mis au point et épanouis dans cette "Morale élémentaire ", où leur légèreté, sinisante et musicale, éclate. On reparlera de la légèreté de Queneau, de cet air si caractéristique de ne pas y toucher dont on a déjà noté qu'il était le signe de reconnaissance de tous ses personnages, on en reparlera mais on pointerà tout de même que cette légèreté doit beaucoup au classicisme et aux contraintes qui l'accompagnent habituellement. L'ordonnancement classique permet en effet aux plus habiles de se délester efficacement de toutes les charges existentielles que les rigueurs de l'expérience les forcent à prendre en compte, quand ils s'y soumettent pour faire leur oeuvre. L'ami Pierrot, c'est pas Nadja, pas plus que le métro de Zazie n'est le Transsibérien, pas Breton, pas Cendrars, on n'y est pas jeté hors de soi, ni par l'amour, ni par l'aventure. L'ami Pierrot est un sage, un hégélien pur jus, c'est Homère (peut être)entre satisfaction du départ et retour de voyage, entre récit et conscience de soi.

Tout ça est très bien à condition que l'ordre classique qu'on vante ici ne soit pas stupide et borné : l'imitation et la contrainte, l'oulipisme, ne compensent jamais l'absence d'inspiration. On ne se lève pas le matin en constatant la panne, à quoi on remédie aussitôt en brandissant règles, rimes, automatismes et morale élémentaire. Une petite contrainte et

hop, voilà ma petite page remplie, un petit poème bricolé avec pas grand chose finalement, quelques règles savantes et le sens de la blague. Non, chez Queneau, on a quelque chose à dire, on connaît l'essentiel et on n'est pas aveugle ; cette tradition poétique et littéraire ne mouline pas du rien et des anecdotes insignifiantes. . Ça ne marche pas comme ça : Pierrot n'est pas un benêt à qui rien n'arrive, un absent qui enquête sans enquêter, dans une parodie de polar. Non, Pierrot, tout comme Brû et l'Aumône, s'ils se retirent, s'abstraient sientent et se mettent en vacance, XXXXX

Mais le mérite de Queneau n'est pas bien grand quand il rompt avec son époque imitation inspiration.

Il y a nos listes ; sans cesse rafistolées, réajustées au cours des longues années où notre travail avait encore la force d'être méticuleux, pas encore fatigué, il y a nos listes et celles des autres, celles qu'ils nous imposent, fuyardes, incomplètes, négligentes. Les autres en question sont généralement regroupés dans des foules professorales, paternes et académiques, professionnelles qui tiennent des listes qu'ils croient bien renseignées. Elles peuvent être mirlitaires, par exemple, quand elles ignorent le brave soldat Bru du Dimanche de la vie ; il n'existe pas, c'est encore plus simple comme ça, son nom n'apparaissant pas sur la liste d'appel des piou piou camarades de Valentin. Non pas qu'il soit absent, il est même bien connu, et apprécié de ses supérieurs, non simplement il

n'existe pas, il n'est pas compté dans la caserne». Le sergent Bourrelier insiste : « y 'a un truc, il faut que je te dise, il paraît que tu ne compte pas dans les effectifs de la place ». L'aventure de Valentin va pouvoir commencer, puisqu'il est absent des listes : son personnage ineffectif y a gagné une liberté de mouvement, une grâce sans doute, qui le rend très séduisant, en même temps que le sentiment d'avoir été longtemps manquant, sentiment qui est peut-être à l'origine de ses aventures romanesques. Avant d'être remarqué par Julia, le soldat Brû « qui, en général ne pensait à rien(...) se déplaçait avec l'aisance d'un inconscient ». Il tape dans l'œil de Julia, puisque l'inconscient est « à l'aise » et le voilà très sûrement enlisté chez Queneau, enrôlé, enfin utile à une bonne histoire, une histoire de vacance, de dimanche de la vie.

On connaît l'amusante définition de l'absent prise dans le code Napoléon : « on entend par absent toute personne qui ne se trouve pas au lieu où sa présence est demandée. En droit, on distingue 1- le non présent 2-le présumé absent 3-le déclaré absent ». En somme, pour la littérature qui nous occupe et le type de roman qui nous intéresse, créer un personnage, c'est l'installer à l'endroit du livre où sa présence est demandée (par la situation, où par les autres personnages. La rencontre amoureuse, ou le crime, ou le récit de bataille étant très appréciés pour la démonstration) : il acquiert alors comme une présence. Cas limite : Icare dans le Vol Icare, qui est un personnage de roman, qui s'envole du manuscrit où l'avait collé Hubert Lubert, son auteur : il s'agit manifestement d'un personnage de roman de type 3, déclaré absent , ne se trouvant

comiquement pas au lieu où sa présence est demandée : le roman dans le roman. Le reste de l'histoire se passant à rétablir la présence d'Icare, quelque part dans Paris. Cas limite parce que le métier d'Icare, personnage de roman, c'est justement d'être un personnage de roman. Je n'insiste pas : les romans sont pleins de ces absents-là où des Frédéric Moreau créent des Marie Arnoult, où des Achab inventent des baleines blanches, où des Julia accouchent, en les épousant (c'est par ailleurs la fonction des unions balzaciennes, de créer des personnages par mariage) de braves soldats Brû. On fait l'appel, au début de la classe littéraire, et on obtient la liste des présents, dont on fait bientôt des dictionnaires de personnages (par exemple). Bien sûr Queneau connaissait son code Napoléon, comme on voit dans ce dialogue du Chiendent, quand on cherche Narcence et qu'on demande à son concierge : « je désirerais parler à Meussieu Narcence. Saturnin leva le nez et répondit : pas là. L'élégant insista : « parti ou absent ? »

Ici comme partout, on use de la liste comme d'une preuve ; ils ont fait l'appel, j'étais là. Ce que je faisais vers treize quatorze ans ? Chais plus trop, ça a plutôt des allures de trou noir, mes souvenirs de ma vie de jeune garçon. Chais plus trop, mais tous les matins, mes maîtres vérifiaient que j'étais là, voilà tout : ma présence en 4eme AB1 est prouvée [□] ; je

[□] A propos d'absence, une seule des appréciations du vieux Monsieur Chapelle, mon imbibé professeur de technologie du lycée Colbert (Paris Xe), a fait jamais rire mon père. Ça disait, je m'en souviens bien : « trop peu de mauvais travail dans ses rares présences » (vous voyez

n'errais pas comme un inconscient, parti ou absent, introuvable, je faisais partie de l'effectif, moi. Mais maintenant que j'y pense, est-ce que j'étais si tranquille, est-ce que l'appel ne relançait pas plutôt mes inquiétudes, cet appel du début de la classe ? Parce que c'est ce qu'on se dit tous, à un moment ou à un autre : « ils vont faire l'appel, c'est même la première chose qu'ils vont faire, je vais sortir de ma chambre, je vais prendre le tram, et ils vont faire l'appel : Marek, Mérrouani...Naccache. Naccache ?

Comment ça Naccache. Et Meunier, vous avez oublié Meunier ; après Mérrouani, c'est Meunier, c'est moi, c'est pas Naccache, cet idiot de Naccache, avec son judo et son option japonais, ça peut être que moi, après Mérrouani. Vous savez même pas faire l'appel. Après Redouane Merouani, c'est Claude Meunier, vous savez même pas faire l'appel. C'est comme ça, les listes, quelles qu'elles soient, ça marche comme ça : on vérifie qu'on y est bien compris, que l'indiscutable alphabet a remis de l'ordre dans nos vies. Mais la vérification est incessante, l'instant d'après c'est oublié, on s'inquiète à nouveau : et si j'étais absent, et si j'avais été absent ? Et si les profs, comme les parents avant eux, m'avaient abandonné ? Révérifions. L'appel, le pire moment de la classe, où on finit tous par s'entendre dire, comme le capitaine Bordeille : « mais madame, je ne sais pas, je ne sais pas... » qui doit se dire, comme tous les appelants : « mais qui c'est, ce garçon, je ne l'ai pas sur ma liste ?

Mérrouani...Naccache...Non, il n'y a pas de Meunier, non, non, qui c'est, ce garçon, l'avais jamais remarqué, non madame, je ne

bien la glose familiale qui a pu s'en suivre ...l'hilarante casuistique de « la rare présence » de l'enfant gracieux et ahuri, sanctifié par le trop peu de mal qu'il a pu faire autour de lui)

sais pas, on dirait le fils du bistrot ? Vous savez qui c'est, vous ? Non, ils ont un fils, les Meunier du bistrot ? Un fils unique ? Mais madame, je ne sais pas, je ne sais pas. C'était toute la vasouillarde réponse qui nous inquiétait tant au moment de l'appel, au lycée.

Queneau est le romancier de l'identité vague, peut-être pour des raisons de principes, énoncés au passage par Morcol (ironique) : « vous n'êtes pas de ceux qui font concurrence à l'état civil/Hubert : effectivement, ce n'est pas mon genre ». Entendons par là que le roman balzacien n'est pas le genre littéraire de Queneau et rappelons qu'Hubert Lubert est le romancier du Vol d'Icare, porte parole, es fonction, de l'auteur, chargé de cette importante mise au point théorique : un personnage, c'est comme tout le monde, ça va ça vient et la fameuse concurrence avec l'état civil est laissée aux pauvres écrivains réalistes. Absent des rôles de l'armée ou des pages du manuscrit de son créateur, le héros quenien erre, flotte et divague, refusant de se rendre aux contraintes de sa classe, de son âge, de sa caste, de son sexe à quoi les romanciers soumettent ordinairement leurs personnages. La « vexation accidentelle du monde, signalée » par Macherey, a au moins cette conséquence qu'elle semble libérer ceux qui en souffrent, représentants de cette bonne « pensée faible » qui les distingue.

Mais Valentin Brû va être enrôlé dans les régiments petits commerçants. Finie l'inexistence balayante et méditative des cours de caserne : la mercière l'épouse. Elle est déterminée, indépendante, maîtresse d'elle-même et de Valentin ; elle lui permet de s'en sortir, des listes de petits riens où il avait son

cantonnement incognito. Peut-être même que la bienveillante boutiquière ne l'épouse qu'à cause de ça : parce qu'il ne sait rien (en dehors de la bataille d'Iena) et qu'il n'a rien ; elle est sous le charme de cet être libre et divagant. Elle doit se dire : « qu'il est vague, qu'il est beau. Il ne sait rien, c'est donc un sage dont je vais faire quelque chose, ou rien, puisque c'est la même chose ». Heureusement Valentin ne changera pas : mercier ou encadreur il continuera à fainéanter, tant et si bien que l'amour de la mercière envoûtée ne fera que grandir. La peau de vache du début devient une commerçante aimante et plutôt bonasse, à la générosité surprenante à l'indulgence suspecte (association boutiquière, puis donation au dernier vivant, le tout à peine croyable). Elle laisse flotter son mari. Un philosophe ? Un prophète plutôt se réjouit le beau frère Bolucra, un prophète dont l'exercice spirituel consiste à arrêter les aiguilles de l'horloge du magasin d'en face et qui manifeste plus complètement ses talents de voyance en se changeant en madame Saphir, qui exerce dans la rue d'à-côté ; ubiquité et travestissement, on en devient extra lucide. D'autant que Valentin est un malin qui court les bistrotts du quartier (Rue Taine, Paris XII) collectant les confidences et les ragots qu'il ressert à sa consultation de voyante. Pas un sage, on vous le disait au début, qui ne connaisse le français tel qu'on le parle dans les cafés, qui n'en décrypte les informations contenues, et le pernod ajoute au charme. Valentin a donc tout pour plaire : il parfait son élégance désinvolte d'une astuce populacière qui le rend irrésistible au yeux de Julia.

Sans aborder l'étude de la distribution retorse des données autobiographiques (qui est Raymond dans les romans de Queneau (Valentin, Travy, Tuquedenne, Zazie ?) et quand il dit « j'hercule », parle-t-il de lui, RQ ? Et encore le chien du Chêne et chien est-il le quen de Queneau ; hérité du patois normand ?), on peut tout de même remarquer que Valentin-le-mercier doit plus à Queneau fils, philosophe et poète qu'à Queneau père débitant de mercerie havraise. Et que le rôle de l'enfant unique est tenu dans Le dimanche de la vie non par Valentin-Raymond, à qui il devait revenir, mais par Marinette, réduite à une pauvre silhouette ballottée, qui ne prend jamais vraiment pied dans le roman. Marinette est la fille absente des Bolucra, commerçants grossis. Au jeu épuisant des projections queniennes, moi, je suis alors cette Marinette, unique et abandonnée, comme ont fait mes parents, en même temps que Valentin-Raymond, doublets de fils unique-fils écrivain de parents boutiquiers. Je suis ainsi Marinette, Marinette Meunier, l'enfant absent du dimanche, en vacance, loin de chez lui, jamais là, l'enfant unique du commerçant approximatif. Mais on peut aussi garder le rôle de Marinette pour Jean-Marie Queneau, fils unique de Raymond et de Janine, dont on plaint l'éloignement dans de très beaux regrets du Journal. De Jean Marie à Marinette, l'intention affectueuse est manifeste.

On voit bien comment on peut s'y perdre, dans l'arrière boutique de nos pères, transformée en labyrinthe poético généalogique. Ils ne comprennent pas, ils n'ont jamais compris en tous cas, à quels troubles ils les exposent, leurs fils uniques, ces petits commerçants. Et les petits commerçants plus que les

autres, sans que je puisse sérieusement m'expliquer ce phénomène douloureux d'une gêne supplémentaire, venue aux enfants limonadiers, ou merciers. Déficit, en tout cas, comme dit bien Saturnin à propos de Clovis : « si son père est tôleur, ça lui fera préjudice, plus tard ». La raison en est peut-être que les pères détaillants évoqués plus haut, à force des habituelles vermoteries égrillardes, ont su mieux que les autres suggérer, mieux inquiéter leurs jeunes garçons sensibles, effrayés par l'idée qu'il pourrait bien leur manquer quelque chose, mais quoi ? La faute à nos pères débitants, pour le dire sans détours. Mais sur ces sujets Queneau le gentil a préparé notre consolation en inventant Fédor Balanovitch, guide incompetent des touristes de Zazie. C'est maintenant notre nom d'emprunt, notre nouvelle signature amusée, le pseudonyme qui nous venge. Comment vous appelez-vous ? Balanovitch, qu'on répond, comme tout le monde, du grec Balanos, le gland. Vous voyez, je m'appelle Balanovitch, comme tout le monde, je suis le fils du gland et du général Vermot. Après Mérouani, c'est pas Naccache, zaviez raison, après Mérouani, c'est Balanovitch, c'est comme ça.

Pour notre étude du commerce quenien, on n'est pas chez Roger Vaillant, où à la même époque, les prolos vendent chèrement leur peau pour accéder à la propriété boutique (325 000 francs : le menuisier achète un bistrot et de cette trahison s'ensuit un fort malheur de classe. Bien fait) ; chez Queneau, la gent commerçante a les caractéristiques essentielles qu'on connaît bien (tricherie : Julia trafique la

mesure (0,98mètre) avec l'aide de Badruga, fachistophilie : adhésion de l'épicier Gramigni à la dangereuse et ligarde Nation Sans Classe, ou avidité revancharde : Lalie et son Adolf odieusement enrichis dans le commerce de guerre d'un Rude hiver) mais enfin c'est plutôt amusant, pas seulement nauséabond et étriqué, pas seulement et l'un n'empêche pas l'autre. On rencontre de très attachants libraires (la vieille madame Dutertre d'un Rude Hiver, regimbarde et truculente), un bon cordonnier, physionomiste et omniscient (Gridoux, qui surveille la fugue de Zazie), une fille facile autant que dévouée (L.N. qui habille Icare quand il n'est encore qu'un personnage échappé du roman de Lubert, un personnage tout nu). Plus généralement, le personnage du petit commerçant trafiqueur illustre chez Queneau la croissance économique des années d'après guerres, prise toutefois dans un contexte familial ridicule qui atténue la charge. S'il fallait choisir un lieu (commun) pour développer leur activité, à tous ces mercantis, ce serait l'Uni Park où travaille très brièvement l'ami Pierrot, la foire qui grandit comme doit faire une boutique qui se respecte. A l'Uni Park les illusions de la prospérité d'une petite bourgeoisie électrifiée, la fête foraine qui accueille les français venus s'en mettre jusque là, des trente glorieuses margoulines. Pour tous : Palace de la rigolade et scenic railway, ma petite boutique est plaisante, et ça peut nous mener loin ; on s'éclaire au néon. Mes parents comme les autres y ont cru, au programme expansif et rigoliforme de cette France d'attraction, et la porte Maillot où était l'Uni Park, qu'est elle devenue ? Ce qui résiste ? Ce qui empêche le complet triomphe de Padronet, propriétaire et

promoteur ? Un petit coin de territoire romanesque dévolu au culte des Princes Poldèves, seule zone d'ombre et de silence dans le quartier nouveau de l'amusement pétaradant. Un drôle de type refuse de vendre sa parcelle et c'est l'échec de Padronet (notre patron à tous, notre petit père à tous, le père Queneau, le père Meunier) qui ne peut comprendre qu'une chapelle soit retranchée de son royaume, une chapelle, un point de repli spirituel sur quoi il se casse les dents, une invention de poètes (et d'arnaqueurs) qui échappera à l'incendie de l'Uni-Park, échec au petit commerce devenu grand. Les princes Poldèves, c'est la fable quenienne à quoi il faut croire si l'on ne veut pas être entraîné sur les montagnes russes de Padronet, dans un roman qui est un faux polar et qui n'élucidera pas le mystère de l'incendie du champ de foire. Dans un monde d'objets, dont le petit commerce organise l'odieuse dissémination, on n'a pas le choix, on comprend ça très tôt : il faut alors jouer l'île au trésor contre le supermarché qui nous dévaste. Pour moi, ça sera l'enclave poldève, la religion fantaisiste, la croyance amusée, le repli buté sur un jardin sombre et tranquille qui abrite le tombeau inventé de princes d'opérette. Quant à Padronet, à la fin « il a plu sur sa mercerie », comme on disait dans les dictionnaires de l'époque, syn. de : « son commerce ne va pas, il a fait de mauvaises affaires ». Notons que Pierrot mon ami finit par un grand ménage liquidateur, et hop du balai, et paf, poubelles en plus du grand incendie.

Dans Un rude hiver Queneau avait déjà fiché le feu à un grand magasin, incendie primordial où meurent la mère, la femme et l'enfant de Lehameau, qui traîne après ça une vie brûlée. Cette catastrophe est datée : 21 février 1903. Je rappelle que c'est précisément la date de naissance de Queneau et je laisse à Mme Lowtsky, analyste de Queneau dans les années 30 le soin d'expliquer les rapports entre commerce, incendie, dépression deuil et fiction (pas si difficile que ça...).

Quelques uns de ces commerçants échappent à la poisse, mais on est passé près. En effet, la librairie de madame Dutertre, de loin, « on pouvait prendre cela pour une mercerie miteuse ». Je comprend ça, moi, le ratatinage de tous les commerçants petits, même les libraires, ce rabaissement constamment rageur : c'est qu'il y a passé son enfance, dans leur boutique de merciers ! Les havrais en prennent pour leur sale grade : les commerçants de la ville ne sont que des « mercantis » et leur boutique « des souks ». Mais on s'approche de chez madame Dutertre, on regarde mieux : « de près, y'a pas d'erreur c'était une asile de l'intelligence et de la culture et de la civilisation ». Un peu de lumière dans Le Havre de son enfance, c'est la librairie de madame Dutertre, « éclairée au gaz[qui] proposait aux quelques rares amateurs de cette province le sel de toute bibliothèque qu'est un bon bouquin ». De chez Mme Dutertre, on a un autre point de vue, forcément plus élevé, sur les havrais et leurs petites. Il est par ailleurs signalé que la vieille dame balaye ; une sage, on vous dit, pour les quenaisseurs qui savent ce qu'est un balai, et une rime de situation. Mais ces commerçants sont soumis plus aux forces du ridicule et de

l'empêchement qu'aux puissances de l'argent et aux mouvements de chalandise : le social, les stocks, les prix, très peu pour eux. Pour cela comme pour le reste, Queneau n'est pas un auteur réaliste. Le monde du travail est celui de l'incompétence, du laisser-aller et de l'à-peu-près, tout à l'enseigne du tacot de Zazie qui ne connaît pas Paris, tous à la table de Lamélie, qui ne sait pas cuisiner, tous au rapport avec Petit Pouce, détective incapable, tous, tous comme Cidrolin, qui est leur champion, et n'en fiche pas lourd, toujours entre deux siestes, tous, pour résumer, pris dans les histoires d'Hubert Lubert, romancier de profession, à tout jamais embarrassé par la disparition de son personnage. Certainement pas des héros du travail, à un moment où la littérature en était pleine. Quant au «métier » de Louis-Philibert des Cigales, on ne peut pas dire qu'il ait assuré la gloire non plus que les revenus de notre poète asthmatique. Et l'admirable Tolut des Derniers jours, le vieux Tolut, vénérable, honnête et digne, Tolut a la mauvaise conscience qui se morfond à la fin de sa vie : il vient de la constater, son incompétence, contemplant l'absurdité professionnelle-et existentielle- où il s'était mis: professeur de géographie, il n'a jamais voyagé : escroc, vil escroc, se dit il, j'ai abusé des générations d'élèves, parlant sans connaître, usurpant mon métier, les égarant par un savoir non fondé...Farfelus et ridicules comme Tolut, nos professionnels s'en tirent mal, de la moulinette quenienne, annuaire d'incapables, syndicat de maladroits ruinés et association de spéculateurs catastrophiques. Tout au plus leur argent permet à des héros plus sympathiques de vivre bien, sans trop travailler,

justement. C'est un marchand de chaussettes en gros, par exemple, Théodore L'Aumone, qui procure un peu d'argent à Loulou Phi phi, un poème d'inspiration publicitaire, contre quelque louis d'or, comme si la mercerie en gros avait partie liée avec la poésie, à Rueil comme au Havre. Et la jeune Fabie, charmant petit trottin, héritera de ce bon imbécile de Brabant.

Pour tous, des savoir-faire envolés ou jamais bien établis, qui ne les protègent pas des embardées de la vie, en tous cas. Queneau les a diminués, sans doute pour nous faire rire de leur maladresse puisqu'un héros burlesque est avant tout un incapable, qu'on égare chez les habiles, dans un monde ordonné par des gens capables qui, eux, savent ce qu'ils veulent: Charlot à l'usine, Pierrot à l'Uni park., cul par dessus tête, et de passage. Mais il a voulu plus certainement les rendre perméables à la sagesse qui rode dans ses romans et qui ne demande qu'un peu de faiblesse (ce ne sont jamais des esprits forts) pour s'imposer à ses personnages, pourvu qu'ils se laissent faire, pourvu que le romancier les ait fatigués par quelque aventure qui les dépasse. Ainsi rompus, ils accèdent à d'autres monde. Moins ils en savent et mieux ils se portent ; moins ils en savent et plus ils en savent, comme ça arrive souvent. Il y faut du temps et des voyages, des promenades, à ces travailleurs imprécis et brouillons, pour arriver à leur plénitude de personnage. Surtout du temps. Le roman, c'est ça, paraît il, un moment rare où les personnages échappent aux contraintes du départ où leur était donnés état civil et classe sociale, l'espace infini de la liberté individuelle où tout peut arriver, baleine blanche, hurlevents et tontons danseuses de

charme [dans les grands romans, les tontons sont en effet des tatas : Charlus, Vautrin, Gabriel (on acceptera pour la démonstration que Vautrin reste l'oncle affectueux de ses protégés)]. Le romancier n'y peut rien : s'il est bon, il laisse faire et Queneau laisse aller, qui savait tout cela. Dans ses derniers romans tout au moins, dans Icare, dans Rueil, dans Le Dimanche, Pierrot et même dans Zazie, ses personnages ne sont lestés de rien d'autre que du poids du monde, la tragédie générale, le lot commun ; ils ne font pas d'histoire, l'Histoire ne les traverse plus. Ils sont tous comme Jacques l'Aumône, délestés. Jacques réfléchit en effet pour eux tous ; il porte l'étendard effiloché de la troupe des ascètes qui s'humilient à longueur de romans et qui préfèrent « les modes d'être paisibles, tranquilles, lents, obscurs et non figiolés ». Pas modestes, trop facile, humbles. Jacques « mange peu. Il ne boit pas. Il ne fume pas. Il ne baise pas. Il est cordonnier. » Cordonnier n'est ici plus un métier, c'est une ascèse, un exercice spirituel bien sûr. Ce qui éclaire le personnage de Gridoux, faux savetier bavard mais vraie vigie spinozienne, commentateur omniscient de l'épopée Zazique. Géniale image de la création littéraire, lumineuse idée : quand Jacques l'Aumône, personnage de roman, lassé de sa condition de héros et de fils prometteur cherche un petit emploi (romanesque), il devient simple figurant (de cinéma). Immatérialisé, c'est bientôt une star.

Tous Saints buveurs.

Tous partant à la croisade des savetiers

Tous retirés, contemplatifs, fondateurs de religion.

Tous marrants et dépouillés, tous faisant « oripeaux neufs »

Tous figurants et théoriciens hasardeux, affaiblis et fatigués.

Après tout, un chauffeur de car méditatif qui ne connaît pas Paris, ça n'est un scandale que dans un roman naturaliste, pour les autres, c'est le moyen commode et comique de se perdre (depuis madame Bovary, les romanciers aiment à perdre leurs personnages dans des fiacres dont ils se plaisent à tirer les rideaux. Suite connue), de se promener au hasard, de gagner sa part de bonheur dans la grande ville, de rapprocher les points de vue. On se fiche bien du chauffeur incompetent et du prix de la course : on a gagné un personnage, un type (chic). Et en plus, il s'appelle Balanovitch, comme tout le monde, notre initiatique cocher. Ce qui nous importe, c'est qu'il sache conduire, qu'il ne verse pas dans le fossé de la catastrophe et qu'il ne foute pas le roman en l'air. En somme, ce qu'il nous faut, c'est qu'il ait du style, comme tout le monde, le fils du gland. Des bahuts, chez Queneau, il en est de tous les styles, belle et bonne liste de taxicrates, explorateurs, révélateurs, guides et donneurs de leçons, auxquels on ajoute donc notre cher Fédor Balanovitch, chauffeur de car amateur de Rabelais(grâce à qui on vérifie une nouvelle fois que la liste Rabelais coupe toutes les autres). Mais moi, je préfère celui qui accompagne Valentin Brû dans son approche napoléonienne de Paris : il s'agit de

courir la ville toponymiquement, suivant tout ce qu'elle propose au chapitre « Léna » : passage, pont, place...Ce napoléonisme vaut ensuite itinéraire : gare d'Austerlitz, place d'Italie, porte de Châtillon (5 février 1814, congrès de Châtillon, qui règle les affaires impériales en Europe). Pour aller gare du Nord, notre tacot passe ainsi par la rue de Caulaincourt (duc de Vicence, négociateur du dit congrès).

On a noté l'état larvaire caractéristique des personnages de Queneau : des ratés sociaux, des désargentés, des pas sérieux qui appartiennent sans en avoir l'air et sans le dire aux couches très très moyennes de la population. C'est peu dire de Pierrot qu'il est un « occasionnel » : il fuit à ce point les rapports sociaux (syndrome : il joue aux courses, comme tous les désadaptés et il lit la Veine, pour faire son papier. Les jeunes gens doués sont le plus souvent épistémophiles et le turf est parfois leur unique mise à l'épreuve) qu'il s'évanouit à la vue de son patron, l'impayable fakir Crouïa Bey. Un magicien d'opérette pour patron et tomber dans les pâmes quand il s'agit de l'assister, faut le faire, en matière de réalisme et de lutte des classes, de professionnelle conscience ! Tous ressemblent à Narcence, joueur de saxo sans engagements, pour lequel Queneau a inventé un très joli verbe, pas vraiment un verbe d'action : quand son personnage n'ose pas trop se risquer, on dit de lui qu'il presquose.

Parmi tous ceux-là, ces hésitants presquoseurs, L.N est notre professionnelle (forte présence chez Queneau et belle

liste de filles des rues, personnages secondaires, inquiétante troupe commerçante) favorite, pour le moins libre et relâchée, soumise seulement à un déterminisme cruciverbiste : horizontale, en deux lettres. Et pour sortir de sa définition sociale, la belle (L.N.) donne dans le fétichisme : elle devient culottière pour dame cycliste et connaît dans cette activité une réussite réjouissante. De l'argent, il en faut bien un peu pour réchauffer et vêtir son Icare chéri, alors elle en gagne et puis voilà : elle est prostituée, nourricière, formatrice, soupeuse de café anglais et enfin culottière, fournisseuse de la meilleure société. J'aime aussi Nestine, la gentille et malheureuse Ernestine, serveuse chez les odieux Belhôtels du Chiendent, mais on y reviendra.

Professionnellement, ils ne sont donc pas très forts, comme on voit, nos héros : ils survivent, ils flottent, appliquant à la lettre le programme de Jacques l'Aumone : « comme des fœtus miniatures parfaitement constitués, il faisait défiler devant lui tous les germes de figures sociales qu'il avait irréalisées ». Des informes donc, « irréalisés », qui restent plats comme des silhouettes, sans consistance sociale ni épaisseur historique, sans perspective. Des vagabonds, des ludions, comme Jacques, comme Pierrot, comme Valentin, comme Narcence, comme Queneau au début de ses activités de poète. L'Aumone les résume : « ça vexait un peu Jacques, cette appartenance à la classe nulle, d'autant plus qu'il lui arrivait à penser que jeune encore son avenir était comme disait son futé de papa, derrière

□ La notion d'irréalité, par Nelly Leconte in : Le personnage dans l'œuvre de Queneau. Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle.

lui »[□]. Des marqueurs sociaux, comme on disait ? pas l'ombre, et même pas leur argot : ils parlent tous le même, de comptoir, facile, ordinaire, pas très spécialisé. Queneau ne fera rien pour les tirer de là : « [Jacques] avait horreur de la spécialisation et des longues carrières qui marquent et vous font des plis ».

Prendre le pli, une expression à nous, les meuniers ; ma mère m'en parle souvent... »au début c'est dur, et après tu prends le pli... » Ses sœurs avaient souffert à la ferme, mais elles avaient fini par prendre le pli, à force, et elle-même... La place, le pli, j'ai entendu parler de ça très tôt à la maison... tu finiras bien par prendre le pli, tu verras... Lors d'une visite récente au petit Landon, le vieux café de mes parents derrière la gare de l'Est, j'ai bien revu la trace de ma mère, c'était très net, derrière le comptoir : la marque dans le parquet, trente ans après, de son tabouret de caissière, deux empreintes d'une vingtaines de centimètres, au bout du comptoir, près de la cabine téléphonique. Ça n'avait pas bougé, c'était toujours la place de ma mère, à force, derrière le comptoir, plus qu'une patine, une usure, un creux. Pas de ça chez Queneau : il rechigne à ce qu'ils prennent le pli, et comme dit la bonne de l'hôtel où loge Pierrot : « vous voilà sans place, Monsieur Pierrot ». On ne peut pas dire qu'il le prenne mal, l'ami Pierrot, d'être sans pli sans place; on est après l'incendie saccageur du parc d'attraction où il travaillait : il va pouvoir partir en balade, puisqu'il n'y tient plus, en place. Sans doute pour ça qu'il me

[□] Loin de Rueil p.127. Mon père, moi, quand j'ai redoublé ma classe de seconde, mon père m'a dit : « ah ben ça... si t'avances comme les écrevisses, alors... »... incompréhension manifeste

plaisent tant, Pierrot et ses frères, parce qu'ils fichent le camp, qu'ils ont toujours fichu le camp, sans chercher à s'en sortir, sans marquer leur pauvre bout de comptoir, l'horrible obligation. Ils sont dépliés, comme on peut être déplacé, ou dératé ; ils ne sont pas rien, mais il semble en tous cas qu'ils échappent à la marque de ce qu'ils font. La meilleure preuve de ce déracinement libérateur, c'est qu'on ne gagne pas d'argent chez Queneau, et même pas aux courses, ou alors un peu, et même pas dans les arnaques du Morcol des Derniers Jours. Les industriels font justement faillite, tous.

Nos héros réussissent plutôt ce qu'ils disent. S'ils sont d'un genre, jamais franchement mauvais, jamais franchement bon, c'est du genre discuteur et rétif. Rétifs parce que lucides et discuteurs, les personnages de Queneau sont faits de dialogue, de grammaire, de mots. Sûrs d'eux et de leur style, puisqu'ils ont choisi le français oral pour s'exprimer, le néo babélien, notre démotique à tous, qui est l'invention de Queneau. C'est même leur seule réussite, comme Queneau pour qui, socialement, ça jamais été vraiment ça. Mais du côté de l'art, du côté du style et de l'invention, tout le monde s'y retrouve : ils réussissent à s'inventer, le plus souvent par leur fantaisie verbale, des vies riches et variées, drôles, libres. Quand il les a déterminé une bonne fois pour toutes à parler la même langue que tout le monde, Queneau a rattaché ses personnages à une réalité très ordinaire, dont ils ne pourraient plus sortir par leur savoir faire ou leur métier. Pas la peine de s'attarder à décrire une banale et

du lycéen...« ben...à reculons... ». C'est vrai qu'i étaient futés, nos papas, quand on y repense.

illusoire libération par le travail : la réalité faible dont parlait Macherey, dont les héros de Queneau seraient les tenants, désigne leur manque d'emprise sérieuse sur le monde du travail. Moi, au tout début, ça m'allait bien, ce réductionnisme quenien à quoi j'appuyais mon apprentissage politique : du style, toujours du style, qui finirait par nous libérer, ramené à ce qu'on dit ; nous sommes faits de mots, je le vois bien, or donc, je refuse de travailler, je refuse de prendre le pli, je refuse de rester en place (dans le sens des récits de maman, voir plus haut, où elle décrivait le long esclavage de ses treize ans, chez Merle, à la ferme (Drôme)). Beau parleur, déplacé, sans métier sérieux, j'étais quenien dès l'abord, enlisté,

envolé comme Icare

brûlé comme Lehameau

auto-tamponné comme Pierrot

cinématographié comme l'Aumone

pernotisé comme Cidrolin, pris par la sieste

absenté comme Travy

abandonné comme Marinette

méditatif comme Chambernac

enfermé (dans les toilettes) comme Gertie Girdle

tourmenté comme Tuquedenne (un autre fils unique, voir liste)

assez cultivé comme Narcense

désemparé comme Hubert Lubert

étouffé comme Louis Philippe des Cigales

vieilli, floué, comme Zazie

docile, puis révolté comme Nabonide (Pierre)

Un métier seul échappe aux ridicules inhibiteurs qu'on vient de voir ; pris chez les commerçants petits, certes, mais dans le personnel des brasseries, restaurants, cafés, on trouve en effet les seuls professionnels à peu près bien « considérés » par Queneau. « Ce sont les seuls, relève Stéphane Bigot, qui soient saisis dans la totalité de leurs activités techniques et qui honorent à la fois les commandes de leurs clients et le cahier des charges de leur désignation professionnelle. Remplissant les verres et leur fonction, ces personnages sont les seuls à travailler ». D'où une très belle liste bistrotière et spiritueuse, bien faite pour me plaire et me ramener à mon enfance : Hippolyte Azur du Chiendent, les garçons avisés de la taverne du Globe et des deux monde dans le Vol d'Icare, l'Alfred prophétique des Derniers jours, Dominique Belhôtel, le père Bossu , Rodolphe Duseil patron du Petit cardinal, Mathurine chez Posidon, Mado p'tit-Pieds, Rosquilly, Ernestine, sont à la vérification les seuls compétents dans l'encyclopédie quenienne des métiers. Occupé à nier obstinément les capacités de ses personnages, pourquoi Queneau privilégie-t-il de ce point de vue le petit peuple des bistrots ? Sans doute parce que s'exerce dans les cafés parisiens l'académisme populaire où se fixe et s'éprouve la langue en train de se faire : la cathétouva quai Conti et la démotique au café, avec Onesiphore, patron du bar

Biture, en secrétaire perpétuel. La grâce et le mérite du café, c'est qu'en cette académie, on parle une bonne langue, vivante, éprouvée et polie par les clients de rencontre, rogommée par le pernod. L'apéro est en effet nécessaire au style de ceux-là, à leur manière de dire, comme s'il leur déliait la langue. On ne sait rien faire, chez Queneau, mais on sait causer et c'est aussi grâce à l'essence de fenouil et à ses vapeurs. L'anisette ouvre même, pour Cidrolin, aux monde des rêves, aux récits rêvés, et à tout le roman des Fleurs bleues. De même le vieux Brabant a besoin de pernod pour mieux croire aux prédictions et aux combinaisons chiffrées d'Alfred, le garçon extralucide et turfiste du Soufflet (n'est ce pas que les asthmatiques devraient s'y donner rendez vous, au Soufflet de Queneau, pour leurs congrès étouffés ?). Garçons, serveuses et patrons de bistrots sont donc les officiants d'un rite alcoolisé qui nous est cher, langagier ; ils sont utiles à notre foi ; ils servent notre pratique : Queneau les ménage. Mais quand le café se fait « littéraire », quand il fait école, quand sa fréquentation doit conduire les cercleux qui le fréquentent à un pouvoir de cénacle, alors Queneau proteste. Il fait grogner à notre place la bonne madame Dutertre, notre acariâtre et vigilante libraire qui déteste « la mastoquocratie », ce régime bavard des gendelettres.

Pour le reste, les mastroquets mettent à l'abri de leurs arrières salles les sages de Queneau, balayant, hésitant, rigolant, à l'abri du travail et des emmerdements de la vie de tous les jours. Le modèle de tous ceux-là, sur qui pleuvent de vilains petits ennuis dont ils se défendent au troquet, est peut être dans le début du Neveu de Rameau, de Diderot : « si le

temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la Régence... ». La citation est dans « Conseil aux touristes » : « et si l'averse se déverse/vous trouverez refuge au Café du Commerce ». où s'abrite Narcence, au début du Chiendent : « il se met à pleuvoir avec violence. Et le voilà qui galope vers le plus prochain abri. Un bistrot ». Où s'abritent Travy et Saxel, dans Odile (1937), déambulateurs surréalistes et désœuvrés: « il plut beaucoup cet hiver là », bien sûr »et nous finissons par nous réfugier dans quelque bistrot d'un faubourg d'où nous revenions par le tramway, lent, bruyant ». Et Chambernac : « il se mit à pleuvoir inopinément, avec violence« . Il entre dans « un petit bistro, il n'y avait pas de garçon » et dérange l'ordre paisible des occupations de l'auberge : « les personnes présentes l'examinèrent pendant quelques instants ; puis chacun revint à ces occupations perturbées : cartes, journaux, rêveries, mots croisés ». Paracole et Catogan de même, dans Saint Glinglin, « se trouvant sous la pluie, marchèrent vers la taverne d'Hippolyte », à l'abri d'une rime de situation évoquée plus haut : il flotte dans tous les romans du début, une flotte glaçante, parfaitement goutante, qui pousse de tristes personnages dans de tristes troquets. Une tempête, toujours répétée, et des épaves : dans ces cafés, on rêve, on s'égoutte, on cause, on joue et on cruciverbe, on se refait, prêts à un diderotique dialogue philosophique.

En découlent, chez Diderot, chez Queneau, des moments de répit qui favorisent les rencontres hasardeuses (Chambernac retrouve au café le fils Bossu, alias Toto-la-pâleur-de-vivre, qui espionne pour la préfecture, motif connu) des

conversations débraillées, savantes sans qu'il y paraisse. Comme à la Régence, on échange dans les cafés de Queneau les idées du temps ; on s'y heurte le plus souvent aux lieux communs de l'époque, on y prend ses aises et des manières d'habitues, habitues du français parlé, rompu à son bon usage. Débit de boissons, débit de limonade, débit d'âneries, peu importe ce qu'on dit (pas d'idéalisation de ce que pense le petit peuple, Queneau en relève sans complaisance les manières et les rabachages, la mauvaise soupe aux idées reçues), pourvu que ça débite du français à gros goulot, la bonne descente qui établit le français moderne, qui n'est bien sûr pas l'argot, juste le français parlé.

Si Queneau ménage garçons de café et serveuses, les patrons des troquets en question ne sont pas bien traités : dans Le Chiendent, roman des débuts (1933), Queneau fait le portrait d'une croquignolesque famille de cafetiers, les Belhôtel. Leur café des Habitants, à Blagny, est un rade sinistre où Dominique, toujours prêt à renseigner la police, tripote les serveuses et engrosse la dernière en date, la gentille Nestine. Le fils Belhôtel, Clovis, est fils unique, comme il se doit ; ses parents sont prêts à tous les sacrifices pour qu'il fasse des études « tout ce qu'il y a de supérieures » : « il sera ingénieur, dit son père ». C'est toujours l'épatante et ascensionnelle profession d'ingénieur, telle que la rêve l'important Bolucra, commerçant trafiquant du Dimanche : « ah ça, ingénieur, c'est bien : on invente des bilboquets, des ponts, des bicyclettes... », telle que la souhaite le père Travy pour un fils qu'il destine à polytechnique. La tirade de Dominique Belhôtel est convenue ; c'est la très ordinaire

injonction du père à son fils, pour qu'il grimpe en haut du mat de la prospérité et des métiers bien pourvus: « tu vas décrire avec régularité cette splendide trajectoire, Clovis(...)Clovis, Clovis, l'avenir t'appartient, comme on dit. Tu es sérieux, travailleur, pas trop intelligent, mais suffisamment tout de même ». On comprend au « comme on dit » qu'il s'agit d'un lieu commun, d'un bla-bla en forme de prêche paternalo-satisfait tel qu'à pu en prononcer Queneau père, ou les pères Queneau, tous les pères. Et tous les patrons de bistrot. Le père Meunier pas moins, dans le même décor de commerce banlieusard, très ressemblant au Blagny des Belhôtel : Saint Fons, où le petit café bordait tout pareil la voie ferrée, tout pareil planté près des usines chimiques, où, « au sortir du chlore et du soufre, on buvait l'apéro ». J'indique que, pour moi, c'est bien la même chose : unique le fils, pour des raisons d'économie, le même Clo-Clo pseudonominal par quelques copains de lycée et la même profession débitante des parents, la même situation banlieusarde et populacière. L'adoncques même ambition : pour moi, ça serait les travaux publics, ingénieur des travaux public, faut ce qu'y faut. Si je ne sais trop où situer mon côté de Guermantes, je sais en tous cas que je me suis doté à ce moment-là d'un côté de Blagny, pour une enfance de chiendent.

A la fin des années 30 Queneau est plus politique ; membre du Cercle communiste-démocratique de Boris Souvarine, il a rejoint l'opposition de gauche au Parti Communiste. Le Chiendent (1933), qui est son premier roman publié, garde la marque, plus appuyée que par la suite, d'une critique sociale acerbe. On y rigole, c'est déjà la même distance,

la même complicité ironique avec le lecteur, mais on y meurt plus aussi-la guerre s'avance- et des petits prolos de roman populiste n'y ont aucune chance. Ernestine la serveuse à tout faire va mourir, prise entre un patron attoucheur et un récent mari brocanteur. La mort lui arrive par l'affreuse Mère Cloche, l'avorteuse qui a fait passer l'enfant de son beau-frère et patron Belhôtel, et puis qui la conduit dans les bras de l'affreux père Taupe. Il s'agissait de dérober son magot au vieux chiffonnier, dans une combine calamiteuse, une île au trésor à l'échelle de la banlieue crasseuse et des petits patrons tueurs et calculateurs. Le jour de son mariage, la pauvre Nestine n'a plus qu'à mourir, sacrifiée par Queneau aux ambitions foireuses de la famille Belhôtel, cendrillon d'une sous classe commerçante dévoreuse et assassine. Queneau ne traitera plus aussi sévèrement sa populace limonadière ; les très nombreux patrons et patronnes de bistrot qui tiennent comptoir dans ses romans seront tous plus acceptables, spécialisés dans la fourniture d'alcool à des héros qui en ont bien besoin pour supporter les menaces de l'entre deux guerres, pour accepter leurs faibles destins, pour philosopher à leur aise. Sauf les affreux Belhôtels, les patrons des bistrots quenalistes sont d'ordinaire des initiés, officiants bonhommes d'un culte pernotisé rendu, on l'a vu, au français moderne et à la gouaille de leurs clients. Dans le même ordre d'idée, les serveuses seront toutes d'accortes prêtresses, ajoutant le pincement de fesses et le dégrafage de tablier aux rituels alcoolisés des mâles qui les visitent. Sauf Nestine, qui a ma tendresse, et qui meurt parce que tout l'oppose à ses patrons : « viv'lib', ça c'est chic », dit

Ernestine, rêveusement. On en était à échanger des propos définitifs sur l'idéal. « Aussi, Dominique et moi, on a un idéal, c'est que Clovis i soye ingénieur ». Telle était la réponse de la patronne à l'enthousiasme de la bonne, bien à sa place de mère idiote, bien dans le ton d'un « propos définitif » où ne peuvent s'agglomérer que les banalités et la médiocrité de la Belhôtel qui confond tout, ambition sociale du petit commerce et désir de liberté de Nestine la travailleuse.

Les Belhôtels prospèrent, conformément à la destinée commerçante chez Queneau, conformément au calendrier prévu pour l'expansion de la patronne : « dans six mois au plus, nous aurons notre petite maison, notre petite maison close...Je la voudrais dans un quartier tranquille et sûr ». Elle est idiote, la patronne, bonne épouse et bonne mère ; elle rêve d'une échoppe tranquille, voilà tout, bordel ou taverne, peu importe pourvu qu'on s'amplifie. Une maison tranquille, c'est une maison sûre, et une maison sûre, eh bien c'est une maison close, on ne sort pas de là, pas moyen de le dire autrement : madame Belhôtel va jusqu'au bout des à peu près qui servent de logique à son agrandissement. C'est bientôt la guerre : nos petits entrepreneurs se transportent à Epinal où ils ouvrent un claque magnifique pour éponger efficacement« une foule de gradés en rut ». Saturnin dit à Etienne : « je vous emmène chez mon frère ». Chez mon frère, c'était le 47 de la rue Thiers, le boxon le plus cher, le plus célèbre et le mieux coté d'Epinal. Trente femmes sages comme des images y travaillaient avec application ». Péché d'argent, donc, et asservissement des employées : ça ne pouvait que mal finir, leur bistrot, aux

Belhôtel : Le Chiendent prend alors des accents populistes, annonçant la perte des pêcheurs petit patrons, pris comme malfaiteurs sociaux. Joyeuse flétrissure, saccage et vengeance filiale: l'adresse du claque spinalien est celle, au Havre, de la mercerie Queneau, au 47 de la rue Thiers. La rage de Queneau s'était déjà exprimée par la voix de la veuve Cloche : « toi, tu moisiras dans ton bocard avec trois vérolées et une négresse ». Bien vu, mais, toute à sa haine et à ses clichés féroces, elle se trompait de maladie, la Cloche maudite. C'est en effet la tuberculose qui touchera le chromo -bordel des Belhôtel : « les filles rient, et toussent, et foutent Saturnin et Etienne », souffrant d'un mal plus typiquement quenien, respiratoire, inévitable.

Les Belhôtels, leur taverne, la tuberculose, ça me rappelle une histoire que me racontait ma mère, une anecdote qu'elle mêlait de regrets. S'agissait d'un aimable client, un algérien abîmé (nous sommes autour de 1961, dans Saint Fons aux sulfureux parapets), qui répandait avec constance et affection ses poumons sur le zinc en bois des parents : tubard, à boire du gros qui tache, le gentil Hamache « Seulement tu l'aimais bien, toi, Hamache, t'étais toujours perché sur ses genoux. L'était si gentil, à rester là tout l'après midi, avec son gros rouge qui tache. Y prenait son poste à trois heures, et y crachait y crachait et moi j'osais rien dire, pour pas l'écarter. Y te racontait des histoires, il te prenait dans ses bras avec un accent fallait voir comme, et toi tu l'aimais bien Hamache que j'osais rien dire. T'étais sur ses genoux dans ses bras, et y crachait y crachait tout l'après midi et toi tu l'aimais bien, avec ses histoires ». Je

ne sais trop si maman parlait un néobabélien à ce point pur, mais, bonne mère, a r'grettait sa négligence belhôtelière, expliquant par là les difficultés asthmatiformes dont j'avais hérité, le dit rétrécissement du tonneau respiratoire. C'était derrière l'usine Rhodia, qui embaume toujours le quartier. Et à propos de grandir, une autre, une anecdote paternelle, au cours de la même conversation de l'été dernier (2006) : « non non, le comptoir, je l'avais allongé, moi, je l'avais refait plus long, avec le dessus en formica, comme ça (geste du pouce levé. Plus jeune, et dans ces circonstances de contentement, il ajoutait « all pif », sans doute déclinaison bonhomme de « au poil »). Ça faisait bien, ce grand comptoir. On servait près de deux cent canons par jour, du 11, du 12, et même du 15, les types de la chimie, fallait pas leur en promettre. Et j'avais abattu le galandage, pour agrandir la salle le 15 degré, il s'appelait l'Ardent. Tu parles, l'Ardent... »

Quant à Clovis Belhôtel, il suit les traces de son papa tenancier: réfugié à Blagny, il prostitue deux gamines de son âge et, à ce jeune et brutal commerce, veut adjoindre de la limonade, « parce que ça rapporte ». Le petit du patron est resté au niveau social de son petit patron de papa, de son petit papa (Alias Padronet, notre petit papa à tous) mais on voit bien comme il veut grandir, lui aussi.

Nous sommes maintenant à la Ciotat, au Café du port du père Bossu ; les enfants du Limon y prennent l'apéro de leurs vacances d'enfants riches ; Robert, le fils-unique- du patron joue entre les tables. Il se sent doué pour tout et se figure un avenir d'inventeur. Il se fait bientôt embaucher aux usines Limon, mais

Queneau ne laisse pas faire et profite de la crise des années trente pour ruiner le fils Bossu : on le retrouve derrière la place de la République, petit maquereau parisien. Encore le fils du tavernier et son maudit destin prostitutionnel. Deux filles tapinent (le petit commerce de leurs charmes...) pour lui, puis une seule (la crise...) ; il est piètrement failli, Toto La-Pâleur-De-Vivre, puisque c'est comme ça qu'on l'appelle dans le quartier, lui le « petit patron probable », qui « s'était vu décrivant « une splendide trajectoire dont le point de chute était une mort dans la richesse et les honneurs » , espéré toujours sur la foutue courbe ascendante des fistons prometteurs, espéré par les pères commerçants. Politiquement qu'est-ce ça donne, ces fils uniques et néanmoins décevants ? Produit (et encore, bâtard !) d'un père Bossu à « la colonne vertébrale oblique », sans que cette souplesse renvoie seulement au dos de notre père Bossu, mais plutôt à son opportunisme et à sa lâcheté, souple d'échine donc, le fiston aboutit à la catégorie voisine la plus commode : fasciste et émeutier (1936) ; Toto organise en effet les nervis de la NSC, la Nation Sans Classe, le parti réactionnaire et pré-pétainiste inventé et financé par la fille Limon. Pour le bachot, on apprenait ça brutalement, que la clientèle des nazis et du fascisme, comme les tout premiers maréchalistes, c'étaient les petits commerçants. Pas très agréable, ce genre de raccourci de mes manuels, premières généralisations historiques à propos d'un père dont je commençais à trouver louche la sempiternelle précaution : « moi je fais pas de politique », à tout bout de champ, « pas de politique », répétés à ses clients des deux bords, peut être pour de pas leurs déplaire, à ces deux bords

de la Nation Sans Classe, peut être...Et je retrouve ça chez Gramigni, l'épicier du Limon, : « ne parlons pas de ça, ne parlons pas de politique », Gramigni (un chiendent), bientôt président de la NSC. Pas de politique, tu parles d'une blague...

Des mercantis « considérés », peut être, à peine moins maladroits que les autres, mais poursuivis certainement par un Queneau tenace qui les accable d'une poisse constante, ruinant durablement leurs échoppes : même au fidèle et sincère Turandot de Zazie il n'accorde rien d'autre qu'un bombardement anglais, boum, plus de bistrot, le comble de l'acharnement romanesque dans un Paris des années 40, grave prélude à de plus zaziques catastrophes. Le patron de bistrot, voilà l'ennemi, du tommy bombardeur comme de Queneau qui prennent pour cibles les marché-noiristes et leurs combines collaborantes. Bien que, comme dit Mado la serveuse : « Turandot soit trop con pour qu'on puisse [lui] en vouloir » et même s'il avoue : « avec le marché noir, je me suis démerdé comme un manche », espérant peut être la bienveillance de l'auteur, et bien non, il la prend sur le museau, sa bombe vengeresse. Ne lui reste, par héritage, qu'un zing de bas étage, et en bois encore, un zing en bois, à ce pauvre Turandot, ruiné par un Queneau qui n'aime décidément pas les petits patrons.

Grandi dans les bistrots de mes parents : Saint-Fons, Villejuif, Gare de l'Est et Aubervilliers, j'ai finalement fait ma vie de jeune traînard dans ceux de Queneau, dans les arrières salles rimantes de ses romans et poèmes. Bonne continuation comme on disait chez les parents. M'en sortir ? Jamais, pas une journée depuis mes dix-sept ans sans que j'aille au café (et au total, je

m'en aperçois maintenant, pas un jour de MA VIE, sans que je passe au bistrot, c'est parfait, cette constance, ça me fait une belle ligne de conduite, un trait indiscutable de ma personnalité commerçante), ici ou ailleurs, habitué à dire ma prière de tous les jours à mon Saint Patron de bistrot, lui demander protection, lui avouer mes péchés, remettre mon travail au lendemain. Ces cafés, je les aime maintenant d'un amour-Queneau, ancré d'une façon et de l'autre dans une France vieillie, c'est là toute l'affaire, de formica et de tranches napolitaine, petite côte et œufs durs sur le comptoir : ça date, forcément, ça date. Un refuge, comme Narcence et Travy, parce que dehors c'est plutôt la flotte et la dégustation, dans des tavernes nostalgiques et romanesques dont l'unique enseigne est toujours et encore « chez papa ». Un refuge, comme dit Fargue, parce que « les cafés sont de bons rabicoins » aux médiocres officiants peut être, commerçants toujours aussi petits, mais qui disent des messes d'enfant dont je veux retrouver la musique et les parfums, quand, mélancolique et distrait, replié, j'y fais mes mots croisés, autre pratique marmonnante et répétitive, contrainte, priante, mais c'est un autre sujet (encore que...). Musique : les conversations, l'enfilage de perles oratoires ordinaires aux lieux communs bien tournés, le bruit du flipper et du baby foot (de moins en moins), le cri des commandes ; parfums : la sciure, le café, la javel du matin. Le café est un repoussant commerce, je suis bien d'accord, pouah pouah pouah, si on y attache une progression méritante et une ambition, pour s'en sortir. Reste l'étrange messe qu'on y dit pour moi et pour d'autres, et pas en latin, qui console...

Comme Jacques l'Aumone, je n'ai pas repris l'estancot familial, encore heureux ; nos pères peuvent bien se plaindre, comme le vieux l'Aumone, mercier en gros, fabricant de chaussettes : « jamais il n'a songé à reprendre ma succession. Ça ne l'a jamais intéressé », rien à faire, futés papas, rien à faire pour cette trajectoire idéale dont vous rêviez, petits padronet : Jacques et moi on a préféré la fuite, chacun dans une direction : cinématographique et voyageuse, loin de Rueil ou bibliothéquante et promeneuse, autour du Xeme arrondissement. Pris la tangente pour devenir comme Louis-Philippe des Cigales/Loulou Phi Phi/poète phénoménal/bien connu à Ivry/chanteur rondellique/néanmoins asthmatique, soumis comme lui à la commande de quelques verres (à pieds, bien sûr, héréditaires), éreinté de même par quelques atteintes respiratoires. Le fils unique du commerçant est volontiers moqueur, l'ingrat : Jacques : « un père dans la chaussette, point de frère, point de sœur... »

Chez Papa, je déshabillais les filles (de salle), enfin je faisais mine : je tirais sur le ruban de leurs petits tabliers blancs, comme j'avais vu faire aux clients familiers qui dénouaient en riant les gentilles serveuses, suivant la pente d'un fétichisme de taverne à quoi se laisse aller notre ami Pierrot quand il entreprend la serveuse de l'auberge de Saint Mouezy sur Eon : « il lui pinça les fesses, et Mésange lui dénoua le ruban de son tablier, réinventant en un éclair de génie cette plaisanterie d'un usage courant dans les caboulots à troufions. ». J'ai dénouée jusqu'à la vieille Emilienne (Petit Landon, 1972-73), c'est dire, austère auvergnate, maigre, infatigable, et cette belle fille au

beau chignon, dont je ne sais plus le nom, au nez rouge et brillant : pas raté beaucoup de ces noeux noeux fessiers, enrubannés et uniformes, autour de mes quinze ans. Elles y passaient toutes, nom d'un petit bonhomme, puisqu'était permise au fils du patron cette occupation à la fois timide et vicieuse, toujours rigolarde, substitut sans conséquences des dévergondages ancilles où s'éduquent paraît-il les jeunes mâles des bonnes familles. Ces serveuses avaient le plus souvent les mains prises, affairées à la plonge ou charriant un plateau, tirant une bière. Rien n'empêchait donc, pour peu qu'un limonadier et la monnaie à rendre lestâssent le tablier de nylon blanc, que le petit uniforme tombe bien vite, ne dévoilant heureusement rien d'autre qu'une stricte jupette noire bien ajustée. Furtive contemplation (la dérobadé), mais qui ne m'a jamais déçu, après quoi il fallait filer vite et pas pendant le service, s'il te plaît, pas pendant le service, tu vois bien qu'elle peut pas travailler, avec tes bêtises. Leur visage aussi était plaisant, surpris, désemparé, riant le plus souvent, la fille essayant de tout retenir, les mains aux fesses, les mains occupées ailleurs au service du caboulot meunier. Ça a toujours été comme ça, d'ailleurs, pour la troupe quenienne, ainsi qu'il est historiquement prouvé dans les Fleurs bleues où le duc d'Auge, installé à l'auberge de l'Homme Sauvage, tapote la croupe d'une très gentille servante.

Typologie rapidement esquissée : chez Queneau, les fesses des femmes sont le plus souvent reluquées, estimées. On les espères fermes et on les espère fermement. Les petites bonnes et les petites serveuses sont quant à elles pincées (Jacques l'Aumone ne s'en prive pas) parfois dénouées comme on vient de voir, cas

sans doute de spécialisation fétichiste de ces filles disponibles, employées à un service sensuel. Les jupes, on regarde dessous, les trottins on les suit ; fesses et jambes, bas et chaussettes, mollets et cuisses, c'est là que ça se passe, c'est là que ça se tient, la polissonnerie quenienne. Le boulot de Pierrot consiste justement à favoriser ce genre de réjouissante vision : il travaille dans un drôle de manège forain où un artificiel courant d'air soulève les robes des femmes. Pierrot maintient ses victimes au point du manège où souffle le vent fripon pendant que les clients, massés en contrebas zieuent et contemplant les dessous ainsi dévoilés. Passifs et voyeurs, ces clients à tarif réduit (le plein tarif pour celles qui donnent à voir, est-ce bien juste ?) sont appelés « les philosophes » par Pierrot et ses collègues ; pour prix de leur ticket (le philosophe est dûment spéculatif), ils attendent un dévoilement de certains mystères¹⁷.

Et L.N qui devient culottière ! Elle habille au plus près les dames qui font de la bicyclette dans ces sortes de dessous qu'elles portent dessus, toutes à leur confort, assises et s'agitant vigoureusement. Ces culottes soulignent, signalent et délimitent une région de leur anatomie qui ne peut plus échapper au regard des amateurs. Les ligues de vertus se sont toujours indignées de ce genre de tenue, mais notre chère L.N. n'en a cure : vive la culotte cycliste, évidence d'une gaine destinée à contenir et à comprimer un podex actif et mouvant, voire suant (chez Queneau, les femmes transpirent, leurs autres parfums étant rarement caractérisés. Ce goût est manifeste chez le jeune

¹⁷ On se souvient qu'à Luna Park/dans le jour cru/des lampes à arc/sur la chenille/je vois des filles(bis)/et leurs dessous/en soie en fil ou en pilou.

Q. : « Ainsi je grandissais parmi ces demoiselles/en reniflant leur sueur/qui fruit de leur travail perlait à leurs aisselles. ». Plus value, encore une, pour le fils du patron, qui grandit à la sueur des aisselles des employées de papa). Ce genre de cuissards aide au truc : Hubert Lubert, l'écrivain d'Icare, est en panne, d'une impuissance pas seulement romancière. Mme de Champvaux, sa maîtresse, entreprend de le ranimer : elle se déguise en cocher puisqu'il s'agit de fouetter son ardeur, cas de fétichisme littéral, figure masochiste. Mais rien n'y fait, y arrive pas ; elle se tourne alors vers L.N pour la commande de quelques culottes ajustées qu'elle exhibe bientôt devant son amant. Mais l'Hubert n'en a cure, il s'est remis à un roman : « alors tu as retrouvé ton ardeur ? /Mon ardeur au travail/ Il me reste plus qu'à aller me faire faire une autre culotte cycliste ».

Les femmes sont contenues, amenant pour leur plaire leur silhouette au goût des héros de Queneau. Chez lui, le croquis féminin est précis, les contours bien dessinés par de très nombreuses gaines, corsets ou maillots qui permettent une aimable contention. Léonie, par exemple, la patronne de notre ami Pierrot, se surveille. Sa quête d'un amour qui ne s'est pas éteint exige qu'elle puisse plaire ; elle espère encore. Queneau l'enrobe donc : « Léonie se comprimait les formes dans une armure ad hoc, non qu'elle fut obèse déjà, mais enfin ça venait, ça venait, et n'aimait elle paraître belle ? Elle parvint donc à modérer son épanouissement charnel, et, après cet effort, s'assit sur le bord du lit... ». Ce corps contraint semble attendre l'amour, d'une histoire d'amour qui ne regarde pas le gros Padronet, en tous cas ; ce n'est pas pour lui qu'elle s'emmailote

sévèrement, Léonie. Sa fille Yvonne, elle, fait de la gymnastique. Même dispositif voyeuriste et quenien, même résultat de contention: « d'un geste large et cinégraphique [voilà le voyeur], elle rejeta ses draps ; sauta hors du lit, et, s'allongeant sur un tapis ad hoc, commença les quelques mouvements qui donnent à la femme un ventre plat, des seins menus et arrogants, une taille fine, des cuisses fuselées et un postère bien ferme ».

On voit que la belle quenienne est ferme ; Alice Phaye, la star de cinéma de Saint Glin Glin (1948), la représente ; elle impressionne et affole les mâles de la Ville Natale où elle fait du tourisme. Cuisses, jambes, hanches tout y est bien fait pour séduire Queneau, et bien sûr un « ferme et vibrant hémisphère » tant que Paul Nabonide en tombe inconscient dès qu'il la voit. On discute, on distingue, on taxinome : « Le Bu inspecta les cuisses de sa fille. Tout de même, dit-il, Hélène les a plus rondes et Alice plus fermes.(...)Pour ce qui est celles d'Alice, je les ai bien étudiées [revoilà l'insistant amateur] quand j'allais au cinématographe. Même sur une surface plane, je devine si elles sont fermes, d'une femme, les cuisses ». Il est vrai qu'au cinéma le corps des femmes ne déborde pas dans la salle, au moins ; il est deux fois contenu : d'une minceur forcée par leurs manières de vedettes et bi-dimensionnelles par nature et projection; c'est en somme ce qui fait le refuge épuisant de tant de cinéphiles, risquent rien mais s'affolent de tout, reluquant dans le noir des silhouettes fermes à tout jamais, retenues à l'écran : on peut les étudier tout son saoul comme fait Le Bu, les considérer, les soupeser et, finalement les aimer d'un désir

lumineux. On peut même revoir le film. Nombreux kinos chez Queneau, nombreuses séances où vont ainsi Tuquedenne, Lehameau, L'Aumone et tant d'autres pour y admirer leurs vedettes chéries, leurs bathing beauties, leurs stars en bas de soie. Cette fébrilité amoureuse, cet érotisme des salles obscures, les surréalistes en avaient fait un thème littéraire ; Queneau n'y coupe pas : on s'y frotte aussi beaucoup, on s'y pelote, dans ses cinés à lui. Promesse encore, à propos de Rohel, l'ami havrais de Tuquedenne/Queneau : il a bien compris, Rohel, l'usage de la grande ville quand il séduit « une petite gosse qu'il avait connu un jour où elle s'ennuyait devant un café crème ; malin, il l'avait emmenée au cinéma ; ça faisait maintenant un ménage, et qui durait depuis huit jours » (DJ p.409)

Agnès de Chambernac est elle aussi sportive, élancée, vive ; elle a ces « fesses dures » à quoi est très sensible l'épicier Gramini des Enfants du Limon. De même que Lulu Doumer, très gentille nymphette de Loin de Rueil, de celles qui, chez Queneau sauvent du désespoir des héros vieilliss, tout proches d'être aigris, qui aident à leur rédemption, eh bien Lulu, est conforme au type, « une jeune personne à la fesse ferme » qui va emballer notre poète Loulou Phiphi.

La femme gainée est certes une catégorie de la femme dure et ferme à laquelle on peut rattacher comme on vient de voir le sous groupe des stars de cinéma, mais elle peut changer brusquement, la femme gainée ; et même, elle va changer, c'est sûr, si l'envie lui en prend ; c'est une promesse, une promesse de débordements, liée donc à une imagination qui prévoit la

jouissance de certains relâchements : elle ne s'est resserrée que pour mieux se répandre, la femme gainée. On dit alors qu'elle se dégaine, qu'elle a enfin perdu contenance, comptant bien que l'ardeur du héros attentif sera réveillée par la libération prévue de cette femme retenue. L'initiatrice de toutes celles là est une grande amoureuse, très savante et expérimentée, la Princesse de Cadignan, dont Balzac entreprend d'exposer les sublimes secrets ; elle connaît ce genre d'attraits : « elle fit fléchir sous ses doigts le haut de son busc ». Fléchir, maintenir, se livrer, garder son secret...Et à propos de baleine, je rappelle que la mère de Melville portait un corset : c'est bien la preuve que la femme corsetée est un mensonge qui prépare à toutes les fictions. Comment imaginer en effet un romancier sérieux dont l'enfance n'a pas été intriguée par les corsets d'une mère coquette et bien tenue ? Gaine, busc, baleine, libido enfantine, c'est toujours la même histoire où la volupté indescriptible des débuts, inimaginable, fait place à un amour aux traits plus précis, aux lignes plus nettes qui dessinent bientôt une mère nouvelle (des croquis, des plans de romans...) révélée par les artifices du maintien, dont la silhouette pittoresque se découpe à jamais sur l'arrière plan indistinct de notre enfance. Une femme abstraite, en somme : une statue, un fétiche. Mais on comprend aussi, au spectacle de nos mères maintenues, qu'elles font à d'autres (à nos pères, si ça se trouve, au père Queneau, va savoir, marchand de corsets au Havre) le récit de leurs caresses et de leurs vies véritables, qu'elles libèrent ailleurs des plaisirs retenus. C'est ainsi que

dans la gaine de moman

y'avait tout mon roman.

Paul Nabonide, est lui aussi un fétichiste de la gaine pour qui, comme les autres amateurs du genre, la femme corsetée est une femme inventée. Queneau est parfaitement au courant de ces dispositifs libidineux et, pour la préparation de Gueule de pierre, qui est une première version de Glin Glin, il avait prévenu et expliqué: « il sera question de la masturbation (de la femme comme abstraction, etc.) et du fétichisme du bas, de la jarretelle, de la gaine etc. considérés abstraitement, indépendamment de la femme. Ceci est d'ailleurs à approfondir, à laisser croître au milieu d'un thème romanesque «¹⁸. Cette abstraction, c'est bien le dessin d'une silhouette féminine, une femme de voyeur, une forme excitante : Paul : « je jetai un coup d'œil. Dans une vitrine était exposée une grande nouveauté concernant le déshabillage féminin. Je n'osai contempler (...) . Je sentais ma gorge délicieusement sèche, et tous les principes humides de mon corps se diriger en hâte vers les canaux spermatiques ».

Queneau en sait long sur les artifices de la femme artificielle, jusqu'où ça mène les hommes, dans quoi ils se prennent, fantasme ou réalité. Les Temps mêlés reprennent cette théorie de la gaine, d'ailleurs rapprochée de celle des cinéphiles amoureux de stars aux jambes « gainées de soie » : la gaine n'est rien moins qu'un « détour de l'histoire » où coïncide « en une étonnante unité le parfum d'une forme rare, l'objectivité d'une parure et l'artifice d'une humanité dépouillée ».

¹⁸ Journal, 10 déc. 1939

ce genre d'abstraction permet seul l'amour fou : « la gaine réunit en elle l'artificiel et l'érotique, au delà des contingence matérielle de la reproduction » . Peau et armure finissent par se confondre : « la matière même dont est faite cet objet, ce tulle solide, ce tulle élastique représente le métaphorique équivalent de l'élasticité de la chair féminine ». Ça prend des allures de traité , ou plutôt de manifeste : nous autres poètes baudelairiens n'aimerons à tout jamais que le maquillage, les statues, les objets d'art que leur gaines redessinent, puis divinisent. Nous chanterons tout cela.

Queneau se promène dans une ville excitante, dominée par les lumières de la publicité. Place de l'Opéra, au bout de des grands boulevard ¹⁹, il compose un tableau électrique : « au sommet la gaine Scandale/Tabou crylor Tabou tergal ». La ville et la gaine encore dans le Journal, le 7 août 1939 : « je passe devant la boutique Scandale du bd Raspail... » On dirait Nabonide et sa boutique, courant après l'image nouvelle des femmes serrées dans leur deuxième peau, la tête en l'air ou le nez sur les vitrines de lingerie, obsédé littéralement par ce qu'il voit, concentré sur les hanches synthétiques des passantes. Nabonide ou Queneau, fiction ou autobiographie, il s'est interrogé sur cette préférence pour les femmes gainées : dans le Journal, on trouve par exemple cette interrogation psychanalytique brève, comme une note jetée : « sens homosexuel des gaines. Dernière partie de mon analyse. Mais je n'y *crois pas* ». Même recours aux récits érotico-

¹⁹ Je n'arrive pas à retrouver dans mes notes qui, à propos du café Anglais, dans le même quartier, parlait si précisément de « clitoris du monde »

psychanalytiques mêlant femmes corsetées, fesses et souvenirs, fétiches d'enfance dans Chêne et chien, mettant ses préférences au jour, établissant ses goûts et leur cherchant des raisons : «

Ma première maîtress' -d'école-avait un fils
qu'elle fouettait bien fort : il pleurait, l'animal !
J'étais terrorisé à la vu' de ces fesses
rougissant sous les coups savamment appliqués.
(je joins à ce souv'nir, ceci de même espèce :
je surveillais ma mère allant aux cabinets)
Et voici pourquoi, grand, j'eus quelques préférences :
il fallait convenir que c'était maladie
je dus avoir recours aux progrès de la science
pour me débarrasser de certaines manies

Autrement dit, et de façon tout aussi réjouissante, dans une enquête de « Révolution Surréaliste ». Nous sommes en janvier 1928, l'intitulé du texte, qui vaut son pesant de freudisme éclairé est : « part d'objectivité, déterminations individuelles, degré de conscience ». AR est Aragon, D. est Marcel Duhamel, PR est Prévert, et Q. est Q.. Tartuferie en tous genres, précautions oratoires (sans dénier toutefois un certain courage) et pudeurs, mais pas pour Q. et PR, les seuls directs, pas gênés, informés, dont on peut être sûrs qu'ils ne mentent pas. Q., savoureusement servi par son initiale, se permet le plus beau des raccourcis :

AR. -Qu'est ce qui vous excite le plus ?

D. –Les jambes les cuisses d’une femme. Ensuite le sexe, les cuisses et les fesses.

PR-Les fesses.

Q.- Le cul.

Quelle veine, la postérieure initiale, pour ce genre de blague, quel pot ! N’empêche qu’on peut le croire, Q., que la réponse ne s’est pas portée là pour le seul plaisir de moquer avec franchise et bonne humeur les amis surréalistes, pudibonds. Y’a un fond de vérité, en tous cas dans les poèmes et les romans, tous parcourus par le même souci anatomique, très attentifs aux courbes fessières d’héroïnes rebondies. On est toujours trop bon avec les femmes (1947), par exemple, parodie de polar bien massacrant (de même veine, à la même époque : J’irai cracher sur les orchidées de Miss Blandish), n’est que le suspense organisé, irlandais et rigolard de la profanation, pile et face, de Gertie Girdle une jeune vierge to get married, la courte initiation pré-nuptiale, mais complète et variée, d’une très catholique irlandaise, gainée bien sûr : elle va y passer, elle y passe, d’ici et de là, elle y est passée, Gertrude, par sept gaillards que ses formes affolent. De l’anglais girdle : gaine, of course, comme si tous les mâles du roman, métonymiques et généralisateurs, défailaient devant la Girdle caparaçonnée en produisant une sorte d’hécatombe sanglante où tous les hommes devaient dérailler devant toutes les gaines de toutes les femmes. Et

l'idiot de mari anglais, artilleur hésitant, qui tarde à tirer son coup libérateur !

Obsédés mon cul !

Certes.

Mais tous en étaient atteints : Zazie comme les autres, la très chère Zazie, qui veut être institutrice pour faire, très justement et finalement, chier les mêmes.

Programme (nettement zadique) : « je leur enfoncerai des compas dans le derrière ; je leur botterai les fesses ».

Moulées à souhait évidemment, les jeunes fesses de Zazie, dans de fameux bloudjinnés dérobés à ce vieux satyre de Pédro-Surplus.

Moulées mon cul !

Recertes

Et moi je pense à tous les jeunes garçons à qui leur mère disait avant de sortir : « et ma combinaison elle dépasse pas ? Regarde, là, ma combinaison, on la voit pas ? » Ben non, on la voit pas, ta combinaison, maman. Elle dépasse pas, t'es sûr ? Ben non, je te dis, je vois rien, elle dépasse pas, ta combinaison...Présumé : le jeune garçon est déçu (ça ne dépasse pas) mais il sait de quoi on parle, il a eu le temps d'y réfléchir, il sait où regarder, mais il n'est pas là, l'objet mystérieux de la désignation maternelle : la combinaison de la coquette, elle dépasse pas, c'est sûr. Je pense à tous ces jeunes garçons qui ont appris à mentir à ce moment-là : pas question que je te le dise, si elle

dépasse, ta combinaison, tu parles. Passque de toute façon , le mal est fait et seule la question compte. Donc : nonon, je vois rien qui dépasse, maman, on peut y aller. Coquette.

Et je pense à l'ami Barton qui décrit bien sa mère qui enfilait ses bas devant lui (geste), elle roulait ses bas avec les paumes de la main, bien à plat, comme ça et l'envers devenait l'endroit, j'en suis encore tout retourné. La clope au bec. Et maman sait qu'il sait : vertige. Au fils : « et la ligne de mes bas, elle est bien droite ? » Oui, maman, elle est droite, la ligne de tes bas. On peut y aller.

Un jour de septembre 2006, au moment d'en finir avec mes quenouilleries, je me suis laissé distraire comme tant de fois auparavant : je me suis remis à mes collages. Ça demande une longue installation de matériels : vieilleries, papiers anciens, photographies, pastels et encres, ferrailles ; il faut préparer les fonds, poncer, lisser, découper les vieux journaux. Tout ça pour des collages de petits formats où des morceaux disparates et vieillis viennent se prendre pour composer le plus souvent de mauvais calembours formels. Dans ces exercices d'archéologie, sous le linoléum de ma chambre d'enfant j'avais trouvé des journaux posés là pour isoler la pièce et la garantir des mauvais courants d'air venus de la cave ; je les avais conservé, bien sûr ces journaux anciens, Nous Deux, le Progrès de Lyon, Femme Pratique. Au moment des collages, ils ont ressurgi et je me suis aperçu alors qu'ils dataient de 1957, année de mariage des parents : le lino, sans doute ces dernières choses

qu'on fait pour préparer la chambre de l'enfant, quand on a encore un peu de temps pour ce genre de bricolage, ou alors, plus sûrement, quand on se bricole une chambre nuptiale. Il y'a dans mon nouvel atelier d'anciens numéros de ce magnifique magazine Nous deux qui a décidé durablement, et irrémédiablement, des grandes lignes de mon éducation artistique, infléchissant mon esthétique et ma théorie romanesque vers les histoires courtes et imagées, les amours justes et les dialogues ennuyeux, les uns servant les autres, dans des paysages gris et imprécis; je lui dois aussi mon sens, souvent paralysant, du ridicule (tu étais pitoyable, hier soir, mon vieux, au moment de ta déclaration et de tes compliments, on aurait dit le dentiste italien de Nous deux, avec ta veste à deux balles et tes compliments idiots). Il y a aussi le journal Le progrès, jauni mais pas trop, comme repassé et rendu cassant par quarante années serré sous son linoléum. Nous deux, Le Progrès...et Femme pratique. Ce que ça peut être bien, ce titre, Femme pratique !...Femmes pratiques, vous portiez des combinaisons, vous étiez pratiques, et vos combines dépassaient, vos revues détaillaient des savoirs faire, espérant qu'une femme pratique forme des hommes actifs, artisans habiles de libidos qui dépassent. Toujours est-il que j'ai trouvé dans ces soubassements où s'étaient matelassés les parents un numéro du Progrès de Lyon (mars 1957) où figure une publicité pour les bas Exciting, qui avait tant plu à Queneau. C'est dans un cadre de 50 x 110 millimètres,

répertoriant toutes sortes de typographies, on dirait du
Queneau :

La mode est aux bas clairs

demandez à voir

les nouveaux coloris

Bas

Exciting

Miel doré, sélectionné à l'oscar

Hermine suavement clair

Champagne et Monaco, blonds dorés lumineux

Il y a des

Bas Exciting

AVEC ET SANS COUTURE

Découpé, et collé sur une planchette légère passée au gesso. D'une boîte aux fétiches, j'ai tiré un bout de jarretelle de maman : trois centimètres de passementerie élastique, une boucle métallique solidaire d'un ergot de caoutchouc, destiné bien sûr à maintenir ses bas clairs, ses bas exciting suavement clairs. J'ai collé ça dans le bas de la planchette : l'ensemble me fait une miniature enfantine à la nostalgie prenante qui me représente ma mère en jeune mariée séduisante et toutes les trottins quenouillards, aux jambes de miel, aux jambes blondes et dorées. Coquettes, je suis sûr que leurs combinaisons dépassaient.

C'est la fin (Octobre 2006), on voit maintenant, et moi un peu mieux, quel quenouillard je fais, où est ma famille à moi, dans les amateurs de toutes sortes. Je ne suis pas quenien par

arithmomanie, ni obsédé du chiffrage, calculant le nombre de chapitres et sous chapitres du Chiendent et l'alignant par numérologie sur l'année de naissance de l'auteur. Ça s'est vu²⁰, cet art combinatoire qui s'est d'ailleurs estompé à mesure que l'œuvre passait

taoïsme enfin pas trop. Dans la très émouvante Morale élémentaire de la fin, je choisis la grâce et la musicalité, la légèreté et laisse de côté la distance contemplative, héritée de la poésie chinoise. Enfin, je dis que je choisis, mais je ne suis jamais arrivé à faire cette part des choses, c'est très difficile, de prendre la musique et de laisser les chinoiseries. Mais enfin, chez Queneau, même le japonisme n'est pas rebutant, l'orient contemplateur, il va avec l'invention formelle, ce squelette poétique vertical, signe poétique en lui même. On dirait des oiseaux, ces poèmes, des avions, des kimonos ; ces quenets litaniques et mélodieux sont une invention rythmique, sans rimes ni contrainte prosodiques ; ils tiennent seuls, comme tient un idéogramme

glossomanie et penchant pour les bizarreries littéraires, histoire de dingues artistes et autres pratiquants de l'art brut (et au delà). Chambernac, reste pour moi un gros père ridicule et

²⁰ et par queneau lui-même (Technique du roman) : et Claude Simonnet, Queneau déchiffré, Slatkine 1962, livre qui lance le décryptage de Queneau

bedonnant empêtré dans un projet impossible de recension des fous littéraires. « Ça n'a d'intérêt que parce que ça n'en a pas » disait Queneau. Les fous en question, ma foi, ne me font que peu d'effet, ne n'ayant jamais plu, aussi peu artistes que possible

pas alchimiste cartomancien, tireur de tarot

herméneutique gnostique

symbolique, Les enfants du Limon et Temps mêlés ne sont pas mes préférés (la saison que j'aime, c'est plutôt le rude hiver, le grand roman glacial et rédempteur)

hégélianisme exagéré, sagesse et fin de l'histoire. Le dimanche de la vie où Hegel est cité en épigraphe éclairant²¹, voyez vous, m'évoque plutôt sieste et vacance, littéralement. Je dois bien avouer que je ne suis pas assez calé, ni courageux, pas outillé pour la grosse philosophie allemande : je serais plus volontiers des amis de Valentin Bru, mais pour qu'il me tire les cartes et après, on irait boire une verre au bar des amis, dans le quartier de la Brèche aux loups, ou bien on suivrait les funérailles d'un inconnu, qui nous mènerait jusqu'au Père Lachaise

assez quenien par amour de l'ordre, goût de la rime et de la forme fixe, litanies, itérations et surtout surtout répétition, surtout. Quenien pour l'arpo

l'art poétique de Queneau, c'est ça qui m'intéresse, qui n'est le plus souvent formel que d'intention, classique par

²¹ ...c'est le dimanche de la vie, qui nivelle tout et éloigne tout ce qui est mauvais ; des hommes doués d'une aussi bonne humeur ne peuvent être foncièrement mauvais ou vils.

déclaration, contraint par propension. Le plus souvent les coutures craquent et sort la chemise du pantalon, pas débraillé, non, pas je m'enfoutiste, non : désinvolte et flâneur. Dans un autre ordre d'idée, Queneau semble considérer le calembour et l'almana-vermotisme comme des relâchements de la pensée, des entrebaillements ; peut être qu'alors le poète profite de l'espace libre pour y glisser son pohème à lui, rare occasion

quenouillard pour la répétition et la rime, les refrains, les listes et les systèmes, les répétitions et les refrains insistants, les scies calamiteuses, les retours incessants, sans oublier les répétitions ni les collections. Pour les listes queniennes, je n'aurai finalement tenu que celles où j'étais pris, pour les collections pareil, celles qui me rappelaient quelque chose. Dans le Dimanche, une mère confie que son jeune fils collectionne les tickets de tram ; Valentin, qui s'y connaît en passe-temps subtils, l'encourage : « c'est intéressant aussi ». En effet, et ça fait même rêver : pour moi c'était les tickets de métro, que tous les copains du lycée Colbert (1970, circa) me ramenaient, « je jette plus mon ticket, Meunier fait collec », j'en avais des pleins cahiers, des jaunes, des bleus, des trous ronds, des demi-tarifs (familles nombreuses, comme je vous aimais...) et des carnets et ces albums que sont ils devenus ?

quenien tout à fait pour les personnages, tous de faible éclairage, héros pas aveuglants qu'on distingue bien quand on s'est habitué à la pénombre qui baigne habituellement les romans, tous les romans, dont les destins sont donc lisibles facilement, attachants, immodestes (c'est à dire non-modestes) occupés à manier de grandes idées sans se laisser ratatiner par

de grandes histoires, ni par la grande histoire. Obnubilés par les femmes, d'un certain point de vue, arrière ; fidèles à certains goûts pour la contrainte : bas, gaines et combinaisons, rêveurs.

mais pluzencor, je suis quenien pour courir les rues, la ville, ah ça oui, la grande ville, l'historique et entreprenante, la ville avec sa grande axe, la cité limonadière qui évolue et déborde ; les rues en sont changées, les héros évanouis et le décor flétri, y'a rien à faire. J'ai toujours su xçava xçava xçava bien comme ça, que tout fout le camp, qu'on y va tous et que ça sent le sapin mais j'ai appris chez Queneau que la mémoire est une promenade et les souvenirs des quartiers ; quadrillage, système, organisation (en lignes et plans), répartitions, balade et mnémonique, voici que

je suis l'amphion

apparenté de proche en proche à ce héros musicien de la mythologie, celui qui construit les murailles de Thèbes en jouant de la lyre, les pierres obéissant à sa musique. Amphion fait de l'art, le monde se rend à sa musique, la ville lui obéit ; il compose en même temps et la ville et des poèmes suivant des arrangements d'arpenteur et d'architecte. Apparenté par là même à Tuquedenne, des Derniers jours, le jeune Vincent étudiant qui flâne, erre et déambule, qui flotte dans Paris. Sur le chemin du bonheur et du rachat, il passe par un état nécessaire chez Queneau : « il ne pensait plus à rien ». Recette dont j'ai appréciée très tôt les effets, ne penser à rien, avec ses conséquences d'ennui et de laisser-faire, ses effets de pause et de contemplation, une légèreté d'allure, un ton de balade

méditative. Comme Valentin, d'ailleurs, notre bon soldat Brû « qui ne pensait en général à rien(...) se déplaçait avec l'aisance d'un inconscient ». J'avais compris avec ces deux là, sans insister, que le promeneur est bien l'inconscient de la ville, que tout est là, dans cette manière de faire la ville en la traçant, en la relatant, en la racontant, le plus souvent avec ses pieds. La ville, grande chose mentale élaborée à coup de trajets et d'itinéraires ; on s'balade, on fait des histoires, lignes et plans, perspectives et lignes de fuite. Un inconscient en ville (un distrait, si l'on veut, la tête ailleurs, qui ne pense à rien) mais surtout l'inconscient même de la ville qui est, en quelque sorte, déjà écrite. Tout y est, dans son lourd passé. D'ailleurs cet inconscient voit tout, il sait tout et note tout, condition préalable au roman de Paris ou au recueil (le spleen, par exemple). Le tout avec élégance.

Toujours est il que Tuquedenne, qui ne pense plus à rien, qui marche et ne souffre plus en vient à faire des poèmes. Ça devait arriver : on passe facilement d'une métrie à l'autre, dans ces affaires d'inconscient baladeur, avec un L ou deux. Tuquedenne représente Queneau, et moi aussi : « il essaya des musées, mais il préférait les rues. Il préparait avec soin de longs itinéraires qu'il suivait scrupuleusement. Il allait en long, en large, en rond, en zigzag (...)»²² Puis il s'inquiéta de l'aspecta

²²ZaZie file en ZigZag, et d'une drôle de manière, encore : « elle se jette dans la foule, se glisse entre les gens et les éventaires, file droit devant elle en zigzag, puis vire sec tantôt à droite tantôt à gauche... ». En zigzag, mais droit devant, Zazie est sans doute verlibriste. Mais la vraie réussite ZaZique en matière de transport en commun est due à Rohel, l'ami havrais des Derniers jours. Rohel traverse une période de guignon, très quenouillard : « il fut recalé. Il trouva que ce n'était pas la peine de se vexer. Il prit le métro et, changeant à chaque

changeant des villes ». Titre du poème de Vincent :
« l'Amphion », inséré dans le roman de Raymond et publié par
Queneau dans Les Ziaux (1943). Oui, je suis l'Amphion :

Le Paris que vous aimâtes
n'est pas celui que nous aimons
et nous nous dirigeons sans hâte
vers celui que nous oublierons

Topographies ! Itinéraires !
Dérives à travers les villes !
Souvenirs des anciens horaires !
Que la mémoire est difficile !

Et sans un plan sous les yeux
vous ne nous comprendrez plus
car tout ceci n'est que jeu
et l'oubli d'un temps perdu

Queneau a trouvé son Amphion chez Apollinaire : « dans
un conte de l'Hérésiarque et compagnie, il en a fait le patron de
tous les batteurs de pavé. Le baron d'Ormessan a inventé
l'amphionie, un nouvel art, cela consiste à parcourir une ville «
de façon à exciter...des sentiments ressortissant au beau et au

correspondance, il se mit à zigzaguer sous Paris ». Rime (de situation) très riche, Rohel
réalisant le désir de Zazie : il divague en profondeur.

sublime, comme font la poésie, la musique, etc. « l'amphion compose ainsi des antiopées qu'il note sur le plan de la ville. personnellement, j'ai composé énormément d'antiopées. ». La plus fameuse est sans doute initiée par Gabriel et Fédor Balanovitch, dans Zazie, qui promènent leurs clients suivant un itinéraire qui obéit à une raison pratique, touristique : le sacré Cœur est près du Panthéon, et les Invalides sont confondus avec la caserne Reuilly pour aller plus commodément de l'un à l'autre. Antiopée encore le trajet à travers Paris de Valentin, qui parcourt la ville en confondant histoire et géographie : il choisit le trajet napoléonien, le seul qui lui plaît, qu'on a déjà évoqué au chapitre des taximanes quenien.

On comprend alors que pour les promeneurs amphionistes, il est plus exaltant d'habiter rue de Caboul, comme pense Tuquedenne, parce que c'est la capitale de l'Afghanistan. La rue de Caboul, c'est loin, évidemment ; la rue de Léningrad a disparu et la rue de Londres est noyée de brouillard. C'est ainsi que l'amateur des rues de Paris entretient ces confusions qui lui permettent seules de rêver : « 12, rue de Madagascar, ah je connais. C'est tout près d'ici ? Ma foi, ça dépend comme on l'entend ». Vérité au deçà de la rue des Pyrénées...Ce qui différencie la nature de la ville, c'est la composition et je me demande si ça existe seulement, la poésie « de campagne ».

Cidrolin rêve du duc d'Auge, le duc d'Auge rêve de Cidrolin : ils finissent par se rencontrer après un roman de rêve, leurs trajets se recoupant. Venu à la télévision commenter les Fleurs bleues Queneau en a livré une bien bonne, d'amphionie ; il parle de rêve continu et explique que dans ces

rêves qu'on laisse et qu'on reprend la nuit d'après, qui durent, on finit par composer de drôle de fictions. « j'ai moi-même rêvé longtemps d'un trajet en métro qui me menait de Paris à Merdicas, en Afrique, un trajet dont je pouvais nommer toutes les stations ».

Courir les rues est donc un art, un art poétique et ce genre de dispositif s'appelle une Odysée. Tous les batteurs de pavé ne sont pas artistes, mais il ne s'en faut pas de beaucoup, il s'en faut d'un récit, ou d'une promesse de récit. Suffit qu'ils s'arrêtent au bistrot, par exemple pour écrire un chapitre de leur promenade. Voyager, rêver, marcher ou raconter, c'est la même chose et on dit bien « rêver à la Suisse » pour dire « je pense à rien ».

Stations, arrêts de bus, étapes, on voit bien ce que le trajet doit à la liste, à l'ordonnancement. On fait des plans, on suit des lignes. Je le dis vite, mais voilà : les enfants enlisteurs font des Tours de France, ils en rêvent : ils finissent romanciers antiopistes, les seuls intéressants. Inverse du théorème : nul romancier ignore le Tour de France, ou le vélo, à tout le moins.

L'autre soir (11 décembre 2007), j'étais invité à l'Oulipo (1960), invité d'honneur. C'était derrière Vaugirard, chez Anne F. Garetta et j'étais très en avance ; il pleuvait et je trouvai refuge au café du Commerce, comme on sait qu'il faut faire dans ces cas de flottement. Je vasouillais pas mal moi aussi et voici pourquoi : je connais la rue Delhomme et elle garde pour moi un goût amer : il y a là un institut culinaire, une école de cuisine que fréquentait Claire, ma petite belle sœur, quand elle a été

tuée. Elle y venait à son école de cuisine, c'était par un matin d'août 2001, sur son scooter ; elle n'est pas allé plus loin que la rue des Nonnains d'Hyères puisqu'un affreux chauffard a grillé un feu et l'a assassiné. Dans la semaine qui a suivi, entre autres tristesses et affolements, il m'a fallu me rendre à cette école, pour reprendre ses couteaux, son béret de cuisinière, sa casaque et d'autres petites affaires. Et me voilà en face, Anne F.Garetta habite en face, et on voit que nos itinéraires en ville aboutissent tous, plus ou moins à des disparitions, à des évanouissements, à des chagrins ; rue del uomo, c'est là qu'elle aurait dû aboutir ce matin là, Claire, et mentalement je cherchais une nouvelle fois le trajet qui l'aurait sauvé, si elle avait sauté la Seine plus haut, en tirant tout droit depuis Nation ; je refaisais l'itinéraire « amphionique » qui l'aurait sauvé, ça n'aboutissait à rien qu'à du cafard et il pleuvait toujours : je trouvais refuge au café du commerce. Je songeais aux cafés du Commerce, j'en connais quatre, à Tolbiac, rue du où l'on en compte deux, à la Nation et j'en ajoute un, à Vaugirard, donc, je tenais ma liste propre et cherchais déjà comment passer des uns aux autres, relier tous ces cafés, tous ces commerces, et je songeais à Claire et à sa jeune mort ; conséquemment commandai un sauvignon. J'attendais ; le vin blanc aidait à l'affaire, à tasser le cafard. Entre alors un imperméable à grandes jambes et à casquette anglaise, un imper marine de grande taille au col relevé et chargé d'un fort cabas ; tiens, on dirait le père Goriot, voussure, cheveux folets, air préoccupé et bienveillant. Ses chaussures sont d'un renard du désert, caoutchoucrantées mais coquettement noires et rimant avec godasse.

-Tiens ; vous êtes déjà là me dit l'humide, vous êtes très en avance, c'est bien. Nonon, pas de vin blanc, nonon je vais prendre un déca. C'est très bien, d'être en avance...

-C'est passque l'averse déverse...

-ah, ah oui,

-je suis en avance, c'est passque l'averse...

-ah ben oui, y flotte ; Ça, pour flotter, y flotte.

Alors voilà, plongeait-il dans son intimidant cabas, Paul Fournel, notre président définitivement provisoire a commandé qu'on vous reçoive à l'OuLiPo. Tous les mois (approx.), on a ainsi un invité d'honneur et aujourd'hui, c'est moi qui vous présente à notre Ouvroir. Alors voilà, j'ai cherché vos ouvrages, à la B.N et j'ai trouvé, alors voilà ce que j'ai trouvé. Voilà.

Suit liste²³

et même liste commentée d'un geste gracieux en même temps qu'explicite : la main droite enveloppe et marque la mesure du propos de ses doutes, réticences autres hésitations, doigts fins dont la phalange se tient redressée, dirigeant la conversation comme s'il en connaissait la partition. Parlons de Mina Loyd, grand amour de Cravan, que Goriot Waterproof

²³ Une liste est-elle oulipienne dès lors qu'elle est composée, ou tenue, ou dite, par un oulipien ? Ou faut-il qu'elle soit composée en vue d'un épisode de la vie de l'OuLiPo ? La liste des invités d'honneur de l'OuLiPo est-elle oulipienne ? Celle-là en tous cas, sortie de l'éminent et érudit cabas gotiotitesque était bien ma liste, objectivement constituée à la B.N, des ouvrages par moi écrits. Et cette liste devenait quenienne quand fut abordée la question : « et maintenant, vous travaillez à quoi ? A un livre sur Queneau. Ah bon, formidable ». Je sentais bien au « formidable » que la liste des ouvrages d'étude sur Queneau était, elle, oulipienne à coup sûr.

trouve grande poète. Et les fleurs de Swann, la botanique proustienne, les listes de fleurs et

-votre dernier roman, là j'avoue que je n'ai pas bien suivi (geste de la main très ouverte, plus vif que tout à l'heure, qui pivote et repivote sur son axe, autour du majeur gracile, contredisant un propos outreloueur et une politesse benoîte: on traduit ordinairement ce geste délibératif par : moyen moyen).

Dirai-je un jour la douceur qu'à ce moment du discours de mon anglomane décaféiné j'ai senti monter du carrelage incertain du bistrot, l'espèce d'irradiation enveloppante qui m'a envahie, ? Cas de bartabisme orgueilleux : un grand poète, admiré, oulipien, m'avait enlisté et récitait les titres de mes livres anciens tirés de sa besace savante. Ça biche biche mézigue, voilà, biche biche passque je comprenais que mon livre était fini, enfin fini, qu'il venait de s'achever dans les délices des listes oulipiennes qui évaporaient la flotte de tout à l'heure, la flotte de tous les jours, l'ancestrale averse qui déverse. Deux minutes, plus tard, sous la cochère de Garetta (C53) :

-C'est jr, et l'invité d'honneur

-Quatrième, répondit l'interphone d'une voix claire. Sans doute l'étage.

Il y eut des radis frais, du champagne, et des exercices littéraires contraints. Pendant ce temps, Jacques RouBaud boit de la RootBeer

il y eut L'horloge de rq reprise dans un chœur oulipien, approximatif et touchant

il y eut du lapin à la moutarde de l'érudition et du volnay. Pendant ce temps Jacques Roubaud savantise à demi mots avec son voisin Benabou. Air entendu, confidences schismatiques, fractionnisme qui irritent la Garetta :

et là, c'était quoi, le jeux de mots ?

Bredouillis navrés des deux doctes, pris la main dans le sac de leurs calembours confidentiels :

alors voilà, on disait que ce Volnay...mais on apprend plus ça maintenant, les jeunes ne peuvent pas comprendre...Volnay...

Garetta ririttée

...peuvent pas comprendre, on disait ce Volnay, et ben voilà, il est pas en ruine. On apprend plus ça maintenant, les ruines, Volnay, alors voilà

Elle se lève d'un bond, file dans un coin de sa bibliothèque, se saisit d'un livre, l'agite au dessus de sa tête et le fourre sous le nez des deux Lumières, dont un à la RootBeer :

c'est l'ouvrage princeps. Ça suffit tous les deux.

Ahhh. Gloussements des deux frères bibliothécaires, moines plaisantins du conventicule oulipien, dont un rosissant (RuBéolant) aaahh voilà, voilà : Constantin François Chasseboeuf, Conte de Volnay : Les ruines, ou méditation sur les révolutions des Empires. Gloussements. Est-ce drôle, seulement ? Assurément pas, et comme tout calembour, c'est même calamiteux, mais peu importe : je comprends que j'assiste à une scène déjà écrite, une sorte de contrainte oulipienne et

théâtrale destinée à montrer que l'oulipisme est un classicisme, qu'on s'y passe en blaguant la rhubarbe, de la contrainte et le séné de la citation. En rigolant. Le public en est l'invité d'honneur.

il y eut de menus propos et du cognac. Enfin un cognac (moi). Je n'en perdais rien, de l'Ouvroir, pas une pinute, comme on dit : l'invité d'honneur était exalté, ça biche biche ça biche biche beaucoup, cézique ; l'aurait voulu en reprendre, du cognac, l'invité d'honneur et en reprendre encore, que ça ne s'arrête jamais, que dure toujours le chaleureux cénacle, que s'éternise l'Ouvroir amical, que s'empiternisent le Volnay et ses ruines. Tant et tant, bien sûr, ne rien en perdre, que je refusai de m'absenter jusqu'aux toilettes, contrainte discrète Que vivent les jeux de mots, que vive l'esprit qui vole, ahhh sont ils savants, ahh sont ils drôles, ah sont ils charmants (catégorie littéraire). Oui oui oui.

J'en aurais bien repris. Mais il n'y eut²⁴.

Il y eut la colère de Roubaud (geste) à propos du troisième tome des Œuvres complètes de Queneau dans la Pléiade. Ça venait de paraître ; la préface surtout ne passait pas

les personnages, tout çaaaa, voilà, tu parles, les personnaages. Rien sur la contrainte dans la préface, rien sur la contrainte, tout sur les personnaages, encore les

²⁴ Roubaud regardait sa montre. C'est comme le commandement d'un grand prêtre : Hyérophante Roubaud (hr) regarde sa montre, et hop, l'office s'accélère, se précipite et se hâte vers sa fin. Fissa est et non recognaca .

personnaages. On a vu ça cent fois (geste), voilà, on a vu ça cent fois

Furent admirés les outils de la Garetta. Des ciseaux à bois de tous calibre et de marque Stanley, la meilleure, vanta t elle et regardez moi ça : fit mine de se raser les avants bras/avec un fort cisoàboa. S'ouvrit effectivement une émouvante clairière large d'un pouce et s'amusa de l'inquiétude produite. Sans doute cette idée, intuitivement et trop rapidement exprimée, que l'a-menuiserie est un oulipisme²⁵, en somme une bonne idée de fin de banquet.

Il pleuvait : Jacques Jouet s'encapuchona d'une démarche rapide. Il pleuvait, les deux doctes bavardaient.

Je pissa rue de Stael, bon choix finalement. Mais pissa comme il faut faire, c'est à dire dans le caniveau, dos à la rue, entre les ouatures

e pantalon de gros coton couleur chocolat est de race Hollington Voilà, c'est fini, une nouvelle fois fini (février 2007) et moi quenouillard je m'éloigne (quenouillard et pécuchet, sans

²⁵ Contrainte originelle : rabotons m .e.n.u.i.s.i.e.r de quelques lettre-copeaux et nous obtenons, est-ce élégant ? m.e.u.n.i.e.r. Produit de l'Atelier de Menuiserie Potentielle, l'AmePo, pour plaire à A.F.Garetta.

doute, boulevard Bourdon par une forte chaleur), poète arpenteur, et joueur de lyre. C'est comme ces portraits qui changent de tête quand on les regarde de droite ou de gauche, divisé en lamelles verticales formée de biseaux : d'un côté queneau et de l'autre...Et bien de l'autre, c'est Fargue. Ça devait durer depuis un moment, mais je m'en suis aperçu brusquement : c'était dans Méandres p.36.

Me voilà farguiste. être écrivain, prendre aux zuns et aux zotres, d'ici et de là, composer sune famille de hasard, bricoler une bibliothèque intérieure chevillée des livres qu'on croit avoir lus, qui ont changé nos vies mais comment ? Proust Calet Céline Queneau. Prochain arrêt Fargue. Me voilà Farguien et pour combien de temps ? .

Je suis venu à Farguetard (reprendre au début) (ennote)

Comme je l'aimais, mon numide, mon savant, mon oulipo à moi, mon enlisteur, dirigeant la partition d'un livre qu'il n'avait pas lu, le terminant par là-même, menant mon petit orchestre personnel vers un final de joie et de bonne humeur, adagio con brio, comme je l'aimais, mon quenique chef et arrangeur J'étais pris d'une allégresse que je ne pouvais manifester : fou, l'invité d'honneur est fou (le sauvignon), il s'est mis voyez-vous à m'embrasser les doigts, il disait vos chers vieux doigts, il est fou, il disait chef d'orchestre divin, chœur antique et ce genre de dinguerie et il m'appelait Goriot, l'invité d'honneur m'appelait Goriot et aussi con brio, Goriot con brio. Il disait mon sauveur,

monsauveur z'êtes monsauveur. Ça fait ça, le sauvignon, d'habitude, moi j'en bois pas, mais ça fait ça, ce genre de dinguerie, le sauvignon, un peu plus et il m'embrassait les doigts ? Et d'abord qu'essuiez-vous, mes doigts ? L'invité d'honneur est un exalté, voilà. Voilà ce qui arrive, avec le sauvignon, voilà.

présentation glin glin : bio p.306

mon personnage nommé, dans mon premier roman, le seul, s'appelle Roubaud, et j'ai connu plus tard ce paradoxe développé par Roubaud que les membres d'ouli-po sont des créatures de Q. J'écris donc des romans de Queneau., au sillogisme près.

quenet cf esthétique de l'ouli-po p. 266

Et la voici, la preuve que notre science nouvelle vient de loin : nous la puisons à tous les ruisseaux, nous raccordons tous nos points d'eau. La liste, c'est l'instrument des classiques, de ceux qui veulent en être. Dit comme ça, j'en suis, c'est sûr.

Ah, ces bas de soie, disait-il en regardant les jambes de sa dactylo, ils me feront tourner la tête. Brabbant dans les derniers jours p. 378

invité d'honneur de l'ouliipo. rv chez Anne Garetta : 5, rue Léon Delhomme 75015 Paris (code C53) Tel 01 48 42 31 04

très en avance, et vais jusqu'à la rue Desnouette où habitait Queneau dans les années 30. Ne traîne pas, il pleut froid. Et retour vers Vaugirard. Chez Garetta est encore une adresse de la tristesse de claire : elle prenait là, juste en face, des cours de cuisine, s'y rendait le matin où elle s'est fait buter. Et aussi, j'y étais venu chercher ses affaires, ses couteaux, les jours d'après. Ce qu'elle aurait dû faire, diplômée de cette école.

très en avance et au bistrot, trop froid. Vin blanc, arrive ; jacques Roubaud, qui me dit, je suis toujours en avance...Parfait, un déca. me voilà bien, un grand poète, et que j'ai lu, et que j'ai mis dans mes livres, et qui me paye un petit blanc, dans un bistrot de type meunier immémorial. Me dit qu'il a lu mes livres, préféré le Proust, le tout à la B.N. Vaste imper bleu, col écossais remonté, casquette anglaise enveloppante, pantalon de grosse toile, que je reconnais : Hollington, pataugas noires. Se tient très tassé, geste très gracieux de la main droite, qui enrobe et développe. Votre dernier roman, j'avoue que je n'ai pas bien suivi (et geste de la main très ouverte qui pivote et repivote sur son axe, autour du majeur, contredisant son propos : ça veut dire : moyen moyen, usuellement. A l'interphone : jr et l'invité d'honneur. Voix nette : quatrième. Au quatrième étage, la porte est ouverte, et Anne Garetta commence à courir, en cuisine. Au salon, livres musique tapis : champagne et root beer (pour jr), arrivée simultanée de oulipien. ordre du jour au fort rituel, mais d'abord, l'invité d'honneur. Donc, seul dans sofa, à ma droite canapé Roubaud et O.Salon et P.Fournel, puis mathématicien mutique, en face J.Jouet, puis femme sérieuse et M.Benabou, puis Anne Garetta